

PUBLICACIONES ARTISTICAS
L. G. MIGUEL FUENCARRAL 16
MADRID TEL. 9 13186

S-1:6430

23

VITRAUX

DE

LA CATHÉDRALE DE TOURNAI.

BIBLIOTECA
DEL
MUSEO
NACIONAL
DE
ARTES
DECORATIVAS

LES VITRAUX

DE LA

CATHÉDRALE DE TOURNAI,

DESSINÉS PAR J.-B. CAPRONNIER ET MIS SUR PIERRE PAR J. DE KEGHEL;

AVEC UN TEXTE HISTORIQUE ET DESCRIPTIF,

PAR

MM. DESCAMPS,

VICAIRE-GÉNÉRAL DE L'ÉVÊCHÉ DE TOURNAI,

ET

LE MAISTRE-D'ANSTAING,

MEMBRE DE LA COMMISSION DE RESTAURATION DE LA CATHÉDRALE, MEMBRE CORRESPONDANT
DU COMITÉ DES ARTS ET MONUMENTS DE FRANCE.



PARIS,

LIBRAIRIE INTERNATIONALE,

FL. LE ROY ET C^{ie},

RUE HAUTEFEUILLE, 24.

OBSERVATIONS PRÉLIMINAIRES.

La peinture sur verre, cet art magique inconnu aux anciens, a eu sa fortune et ses tendances diverses, comme l'architecture ogivale qu'elle était appelée à embellir. Elle a surtout brillé au XIII^e siècle d'un éclat non surpassé depuis; car les verrières de cette grande époque de l'art religieux sont remarquables par la vigueur des tons. Les couleurs les plus riches et les plus fortes y sont répandues avec profusion. La disposition des tableaux, le choix des ornements et des mosaïques, le mélange heureux des nuances prouvent un art habile et savant. Si les personnages sont parfois dessinés avec rudesse, l'ensemble des tableaux est disposé avec goût; les vêtements et les draperies peints avec une simplicité qui n'est pas sans élégance. Les contours sont fortement prononcés par des ombres larges et des plombs solides, ce qui donne un effet extraordinaire et tout particulier aux vitraux de cette époque. De plus, l'invention des sujets sacrés, représentés alors par les peintres, montre la connaissance profonde qu'ils avaient de la science hiératique, science qu'ils puisaient aux sources mêmes, comme l'ancien et le nouveau Testament, ainsi que les légendes des saints. Aussi la plupart d'entre eux appartenaient-ils au clergé. C'était dans son sein, à l'ombre des cloîtres et dans la solitude des monastères qu'ils se formaient tout à la fois à la connaissance pratique de l'art et à l'étude des dogmes et des traditions sacrées; et de là l'exactitude qu'ils ont mise dans la représentation des sujets religieux, traités par eux non-seulement avec une fidélité scrupuleuse, mais encore avec zèle, avec amour, *con amore*, comme disent les Italiens, c'est-à-dire avec cette ardeur inspiratrice, qui élève et enflamme les vrais artistes.

Alors, la foi, qui élevait le génie de l'architecte, inspirait aussi le pinceau du peintre et le ciseau du sculpteur. Les arts, dirigés par les mêmes idées, guidés par la même volonté, tendaient vers le même but, concouraient tous et à l'envi vers la grande et commune pensée, qui était la glorification de Dieu. C'était, dans un langage différent, le même élan de la prière et de l'amour, également expressif, soit qu'il se manifestât par des sons ou des couleurs, soit qu'il s'élançât avec les légères colonnes, ou qu'il se peignît dans de naïfs et gracieux tableaux. Aussi les beaux monuments de cette grande époque religieuse, tout défigurés et mutilés qu'ils nous sont parvenus, présentent encore un caractère de grandeur et de beauté, qui étonne, et qu'il nous est plus facile d'admirer que d'imiter. Pour ne parler que des vitraux, comparer les graves et imposantes verrières de Chartres et de Bourges aux peintures élégantes des siècles suivants, vous serez frappé de leur supériorité incontestable, surtout pour l'effet qu'elles produisent.

La peinture sur verre réunit donc au XIII^e siècle toutes les qualités, éclat, harmonie, larges et puissants effets, science profonde des textes et de la liturgie sacrée; c'est l'art savant, profond, complet, tel que le créèrent le génie et l'inspiration. Le XIV^e siècle l'a continué en l'affaiblissant.

C'est la marche de tous les arts, parce que c'est la loi de l'esprit humain, de rechercher d'abord le beau pour lui-même et d'en produire un type simple et élevé, puis de l'orne et de l'embellir du prestige d'une décoration élégante, quoique sobre encore; mais peu à peu les détails se multiplient, l'ornementation est prodiguée avec profusion; ce qui n'est qu'accessoire devient le principal; l'idée créatrice s'affaïsse et s'annule, et l'artiste impuissant cherche une vaine compensation dans une superfluité inutile d'ornements et de fioritures. La richesse succède au génie, et la beauté, déshéritée des dons merveilleux de la jeunesse et de l'enthousiasme, s'entoure en vain du prestige d'une parure éblouissante. L'art abaisse alors son vol audacieux; d'idéal qu'il doit être, il se matérialise et se perd enfin dans cette dernière et troisième période, qui présage son déclin et sa chute.

Cette théorie est déduite rigoureusement des faits, et nous pourrions l'appuyer de nombreux exemples. Chez les Grecs et les Romains, l'architecture, comme l'éloquence et la poésie, débute par des œuvres simples et nobles, et finit par des compositions surchargées d'ornements de mauvais goût. Le chapiteau sévère de Dorien précède les formes élégantes de la colonne corinthienne. La prose sentencieuse de Sénèque le philosophe remplace les éloquentes et limpides discours de l'orateur de Tusculum; de même, dans l'architecture ogivale, le style grave du XIII^e siècle se développe avant l'épanouissement du gothique fleuri du XV^e.

On voit comme il nous serait facile d'appuyer cette thèse d'autorités imposantes, et de prouver ainsi la marche constante et inévitable de l'art. Il nous suffit de l'avoir indiquée, pour expliquer les phases diverses de la peinture sur verre, à laquelle nous revenons.

Nous avons dit à quelle hauteur elle s'était élevée à son début, au XIII^e siècle. Le suivant, malgré les magnifiques ouvrages qu'il produisit, ne put cependant l'égaliser. Les vitraux des XIV^e et XV^e siècles, quoique brillants et pleins d'élégance, le cèdent à ceux de l'époque précédente, pour la vigueur des tons et l'éclat des couleurs, comme pour le sens profond et hiératique. Des hauteurs de l'inspiration religieuse, l'art descend par des pentes rapides vers l'habileté artistique et le naturalisme des formes. Le souffle créateur, qui toujours le soutient, lui vient de la terre plus que du ciel, et fait éclore des œuvres, belles encore, mais plus terrestres que divines. C'est surtout à partir du XVI^e siècle que ce mouvement est plus remarquable.

Les vitraux pâles et légers de cette époque n'ont plus rien qui rappelle les verrières opaques des vieilles cathédrales. Un art presque nouveau, que j'oserai appeler profane, succède à

l'art grave et théologique des XII^e et XIII^e siècles. Les artistes de cette époque employaient de préférence les couleurs les plus foncées, comme le rouge et le bleu; les figures n'étaient dessinées que par contours et vivement accusées par de fortes ombres, qui faisaient ressortir leurs profils vigoureux. Au XV^e siècle, une nouvelle manière, un nouveau faire, comme l'on dit aujourd'hui, fut introduit dans l'art des vitraux. Les peintres adoptèrent le modelé pour les figures, et rejetèrent les couleurs foncées, comme incompatibles avec leurs dessins légèrement nuancés. Les teintes opaques du XIII^e siècle auraient fait disparaître avec leurs peintures pâles et délicates. Ils y ajoutèrent aussi les fonds clairs des tableaux à l'huile et des lignes architectoniques, au milieu desquelles se groupaient des scènes ménagées avec habileté et symétrie. C'était, comme on voit, une autre manière, d'autres procédés et un style tout à fait différent de celui du XIII^e siècle. Pour s'en convaincre d'ailleurs, il suffit de comparer les graves vitraux de Chartres ou de la Sainte-Chapelle à Paris avec les gracieuses peintures de Sainte-Gudule à Bruxelles et de l'église d'Hoogstraete. Les premières s'harmonisent tellement avec l'architecture qu'elles semblent faire partie des monuments, dont elles rappellent le style et les formes. Les secondes, au contraire, paraissent souvent étrangères aux édifices, dans lesquels elles sont placées. Elles ont la prétention d'attirer pour elles-mêmes les regards comme les tableaux dont elles rappellent les formes élégantes. On pourrait, comme eux, les changer de place, et même les suspendre dans tout autre monument, sans grand inconvénient. Elles conservent par elles-mêmes leur mérite, et ne sont pas adaptées à l'édifice, comme les verrières du XIII^e siècle; pour celles-ci, les enlever de la place qui leur a été assignée, c'est leur ôter tout leur prix.

Nous avons comparé les vitraux des XV^e et XVI^e siècles à des tableaux; nous devons ajouter qu'ils en reproduisent le style élégant et gracieux. Au contraire, les figures du XIII^e siècle sont souvent représentées avec rudesse, malgré la vive expression qui les anime; le dessin en est incorrect et même quelquefois barbare, les poses marquées au coin d'une naïveté maladroite; la perspective y est ignorée; enfin il n'est pas difficile d'y surprendre les essais d'un art inhabile encore à son début. Au XV^e siècle, ces défauts et ces imperfections disparaissent sous l'influence de la grande école de peinture, qui fut alors la gloire des provinces belgiques.

On sait que le XV^e siècle fut pour notre patrie une époque brillante pour les arts et la civilisation. Sous le gouvernement éclairé des ducs de Bourgogne, elle atteignit un degré de prospérité et de splendeur qui la placèrent parfois à la tête des nations. Ses écoles de peinture furent surtout célèbres, depuis que le pinceau des Van Eyck et des Emling les eut illustrées par tant de chefs-d'œuvre. La correction de leur dessin se fit remarquer dans les verrières, dont on ornait les églises à cette époque, et leur influence donna un nouveau lustre à l'art de peindre sur verre. Ainsi, aux effets graves et solennels du XIII^e siècle, on peut opposer les gracieuses peintures produites au XVI^e siècle par la renaissance. Ce ne sont plus les mêmes procédés, ni le même caractère, mais c'est toujours un grand art, moins grave et moins imposant, mais plus correct et plus orné. Ce ne sont plus ces teintes fortes et austères, qui remplissent l'église de mystère et de recueillement, mais ce sont de magnifiques tableaux, pleins de grâce et de noblesse. Les sujets y sont représentés avec des détails d'architecture et des fonds de paysage, imités de la peinture à l'huile, et avec d'autant plus de ressemblance qu'ils étaient imaginés par les peintres eux-mêmes, et exécutés ensuite sur verre par une autre main. Ainsi, tandis qu'au XIII^e siècle, tout le travail était confié à un seul homme, plus tard il fut divisé; l'invention, la composition était l'œuvre de quelque artiste renommé; l'exécution était laissée au peintre verrier qui se bornait à copier les cartons. La besogne était ainsi dédoublée; la main n'exécutait pas ce que l'esprit avait créé, et sans doute l'unité du travail ne gagnait rien à ce changement.

Une autre observation importante doit ici trouver sa place. Les artistes qui composaient au XVI^e siècle les sujets religieux pour les églises, étaient des gens du monde, des hommes de plaisir ou d'étude, plus occupés de leur art que de leur religion, et le plus souvent étrangers à la science théologique. Aux XII^e et XIII^e siècles au contraire, la plupart des peintres verriers étaient des prêtres ou des religieux, et par conséquent initiés à la connaissance des livres sacrés et des légendes des saints, et de là la fidélité et l'exactitude qu'ils mettaient dans leurs représentations mystiques, pleines d'un sens profond, tandis que les séduisantes peintures des artistes mondains du XVI^e siècle accusent trop souvent leur ignorance des traditions et des dogmes religieux.

Quoi qu'il en soit de la comparaison des vitraux du XIII^e siècle avec ceux des âges suivants, sur laquelle nous ne nous étendrons pas davantage, nous dirons que les verrières dont nous avons à nous occuper, appartiennent à cette seconde division, et elles sont une preuve entre beaucoup d'autres du mérite des compositions artistiques de cette époque. Quoique leur date ne se trouve ni conservée dans les archives de la cathédrale, ni inscrite sur leurs panneaux, cependant leur style autorise à penser, sans trop de crainte d'erreur, qu'elles sont de la dernière partie du XV^e siècle, de 1475 à 1500.

Nous avons déjà fait remarquer de quel éclat nouveau et podigieux les arts et surtout la peinture brillaient en Belgique à cette époque, sous le sceptre de la maison de Bourgogne. Jean Van Eyck était mort à Bruges en 1426, et avait suscité de nombreux et illustres disci-

ples, qui marchaient sur ses traces : Gérard Van der Meire à Gand, Charles d'Ypres, et surtout le célèbre Hemling qui avait rempli Bruges de ces chefs-d'œuvre. La plupart de ces artistes étaient Flamands ; or, la Flandre, des villes comme Gand et Bruges, faisaient alors partie du diocèse de Tournai. Les évêques de cette vieille cité étaient à cette époque de riches et puissants prélats. C'étaient Jean Chevrot, conseiller du duc de Bourgogne, mort en 1460 ; Guillaume Fillastre, conseiller et ambassadeur du duc, chancelier de la Toison-d'Or, mort en 1473 ; Ferry de Clugny, également conseiller du duc et chancelier de l'ordre, chef du grand conseil de Malines, et enfin revêtu de la pourpre romaine ; il mourut en 1480. On voit par là quels éminents personnages étaient ces évêques ; et dès lors on ne s'étonnera pas que leur séjour à Tournai y ait attiré des artistes distingués. C'est ce qui explique les richesses et les nombreux objets d'art que renfermait la cathédrale ; richesses enlevées par les deux révolutions du XVI^e et du XVIII^e siècle, chefs-d'œuvre aujourd'hui disparus, et dont nos vitraux ne sont guère que des débris.

Le sujet qu'ils représentent est l'histoire des donations que le roi de France Chilpéric fit à l'évêque et au chapitre de Tournai ; histoire intéressante pour la ville et le clergé, plus ecclésiastique que sacrée, c'est-à-dire, se rapportant plutôt au clergé qu'à la religion, rappelant, ainsi que le sujet représenté au côté opposé, des faits relatifs à la fortune et à la prospérité du chapitre, et non des personnages et des scènes religieuses.

Ce serait, s'il en était besoin, et si le style de ces peintures n'en indiquait suffisamment l'âge, une nouvelle preuve qu'elles ne sont pas fort anciennes. Aux époques de foi et de ferveur religieuse, lorsque l'enthousiasme créait comme par enchantement de sublimes cathédrales, les arts, unis par un même sentiment, ne puisaient leurs inspirations qu'aux sources sacrées. Les vitraux et les statues ne représentaient que des scènes tirées de l'ancien et du nouveau Testament. Les portails des XII^e et XIII^e siècles nous montrent des prophètes, des saints, des rois de Judée, et non des monarques régnants. Les anciens vitraux de Chartres et de Bourges ne contiennent que des motifs et des allégories bibliques. Même sans sortir de notre église, nous trouvons la preuve de ce qui est avancé. On a cru parfois que le sujet représenté aux bas-reliefs du portail septentrional rappelait l'histoire du roi Chilpéric, et à l'appui de cette opinion, on disait qu'on avait voulu par là illustrer un sujet tournaisien. Eh bien ! c'était là une grande erreur. Au XI^e siècle, époque de ces curieuses sculptures, on ne représentait que rarement dans les églises des sujets royaux ou nationaux. L'esprit religieux de cette époque pensait que là n'était pas leur place. Aussi la scène sculptée au portail de l'église montre-t-elle le combat de David et de Goliath, comme au côté opposé se voit encore, quoique en partie effacée, la résurrection des morts. Ici comme ailleurs, au XIII^e siècle, le plus souvent on ne représentait que des saints, et non des rois, des princes, des abbés. La puissance ne supplantait pas encore la sainteté, le caprice ne violait pas la tradition. L'homme ne se personnifiait pas alors dans le temple du Seigneur, il ne s'y étalait pas dans sa vanité orgueilleuse et frivole. Le génie religieux était trop sincère et trop grave pour admettre cette profane glorification. Plus tard, quand la foi fut moins ardente, quand le doute, comme un ver rongeur, eut attaqué cette fleur précieuse de l'enthousiasme, on vit les arts descendre des hauteurs où ils s'étaient élevés, et abaisser leur vol sur la terre. Ils cessèrent alors d'être spiritualistes pour devenir positifs, leur idéal ne fut plus dans le ciel, et la pensée de l'infini ne les inspira plus que rarement. Le clergé n'échappa point à cette décadence ; chargé souvent au XIII^e siècle d'élever et d'embellir les temples de la religion, il abandonna plus tard ce soin aux laïques, à des architectes rétribués, à des artistes profanes. Les traditions sacrées furent ainsi délaissées, les types hiératiques négligés, et là où ils étaient figurés autrefois avec grandeur et simplicité, se montra trop souvent l'homme avec ses idées mobiles et ses passions vulgaires. Des œuvres remarquables surgirent cependant de ce nouveau mouvement des esprits. Si l'idée première fut moins haute et moins profonde, souvent l'ordonnance et l'exécution devinrent plus correctes, comme il arrive d'ordinaire aux époques postérieures. Surtout l'élément religieux n'obtint plus l'importance qu'il avait eue jadis, et fut même souvent écarté pour faire place à des compositions profanes. C'est sous l'empire de cette école qu'ont été exécutés les beaux vitraux de Sainte-Gudule, qui représentent les monarques du pays, Charles V, Philippe II et les archiducs. Ils sont une preuve de ce que nous avançons. Au XIII^e siècle, on n'y aurait pas représenté des princes, mais bien des prophètes ou des saints. Au XVI^e siècle, on préférerait plaire aux premiers plutôt qu'aux seconds, et souvent alors pour les âmes tièdes dans la foi, le monde présent passait avant le ciel futur, les honneurs d'ici-bas avant la gloire céleste.

Ici, comme aux verrières de Sainte-Gudule, les sujets représentés ne sont ni sacrés ni mystique. Le XV^e siècle ne leur donnait plus la préférence. L'esprit religieux des âges précédents s'était singulièrement affaibli, et les arts, émancipés de la puissante tutelle qui les avait dirigés jusqu'alors, cherchaient des inspirations profanes.

Le choix des sujets placés aux deux absides du transept a même quelque chose de curieux et de significatif : d'un côté l'histoire de Chilpéric et de ses donations royales rappelle l'origine de la richesse du chapitre, comme au côté opposé est figuré le rétablissement de l'évêché de Tournai. Ces peintures se rattachent donc plus aux souvenirs particuliers du clergé, à sa fortune, à son crédit, qu'aux dogmes et aux traditions religieuses, et il est assez remarquable qu'il ait ainsi publié les origines glorieuses de son pouvoir et comme inscrit au frontispice du temple ses titres de noblesse, alors qu'ils allaient être contestés par l'esprit de réforme et de doute.

Toutefois, pour être moins religieux, ces sujets n'en présentent pas moins d'intérêt pour nous, enfants de la cité, puisqu'ils nous rappellent des faits liés à l'histoire de notre ville, puisqu'ils nous représentent des scènes où nous voyons figurer nos ancêtres. Ces faits s'élèvent même au-dessus de l'intérêt local, et se rattachent à l'histoire générale de France dont ils célèbrent des événements remarquables et des personnages célèbres.

En effet, il est ici question de la terrible rivalité qui divisa les deux rois Chilpéric et Sigebert, et remplit leurs royaumes de guerres et de sang, au dire de Grégoire de Tours.

On sait que Clotaire, en mourant, laissa son vaste empire à ses quatre fils. Sigebert eut l'Austrasie, le royaume de l'Est, dont le siège était à Metz ; Chilpéric obtint la Neustrie, dont la capitale était Soissons. La Bourgogne échut à Gontran, et l'Aquitaine à Charibert. Une inimitié violente divisa Sigebert et Chilpéric, et elle fut surtout suscitée par le meurtre dont ce dernier se rendit coupable envers sa femme Galswinthe, sœur de Brunehaut. Cette reine, de race méridionale et de caractère vindicatif, entretenait dans le cœur de son mari la haine qu'il nourrissait déjà contre son frère Sigebert. Pour le vaincre et l'écraser plus sûrement, il appela à son aide des hordes germaniques d'au delà du Rhin, avides de pillage. Ce fut en vain que le vénérable évêque de Paris, saint Germain, parlant au nom de la religion, avec la double autorité de son caractère et de sa dignité, voulut arrêter la marche du roi d'Austrasie. Rien ne put changer ses projets de vengeance. A la tête d'une armée formidable, il s'élança dans les provinces soumises à son frère, et sa présence seule suffit pour les conquérir. Il reçut l'hommage des puissants chefs et vassaux du royaume de Neustrie, et se fit proclamer par eux roi des Francs occidentaux, comme il l'était déjà de l'empire oriental. Cette imposante cérémonie eut lieu avec une grande pompe dans les vastes plaines de Vitry sur la Scarpe, où il attendait avec confiance la nouvelle de la reddition de Tournai et de la prise de son frère Chilpéric. Celui-ci, poursuivi par l'armée victorieuse et abandonné des siens, s'était réfugié dans cette ville, la seule qui lui fût restée fidèle au milieu de la désertion générale, et y attendait dans

un morne désespoir l'inévitable dénouement de cette lutte inégale. Il était dans cette situation inextricable, quand la main hardie et criminelle de sa femme, la trop fameuse Frédégonde, vint l'en tirer. Cette princesse astucieuse résolut d'arrêter le vainqueur au milieu de son triomphe. Elle réussit à fasciner par des promesses et des présents deux jeunes gens résolus. Ceux-ci, excités par les paroles de Frédégonde, s'introduisirent tout armés dans la tente royale de Vitry, et sous prétexte de parler au roi, ils pénétrèrent jusqu'à lui et le poignardèrent au milieu de son camp. Cet événement eut lieu en l'année 575, selon les uns, et en 578, selon les autres.

On comprend quel fut l'effet de cette mort soudaine ; elle jeta l'alarme dans l'armée austrasienne, qui se débâta, l'espoir et le courage dans la ville assiégée ; elle amena une péripétie imprévue dans le drame sanglant qui se jouait entre le camp de Vitry et la ville de Tournai. Par là, le vainqueur fut enseveli dans son triomphe, et le vaincu Chilpéric retrouva tout à la fois la couronne et la vie. Son premier soin fut de se rendre au camp sur la Scarpe ; il n'y rencontra plus l'armée ennemie, mais il trouva le corps de son frère Sigebert, à qui il fit rendre les derniers honneurs avec une pompe royale. Par son ordre, il fut enseveli à Lambres, village peu éloigné de Douai ; plus tard son corps fut rapporté et inhumé à Soissons, dans l'église de Saint-Médard.

Chilpéric, délivré d'un si grand danger, ne se montra pas ingrat envers ceux qui l'en avaient tiré. Avant de quitter Tournai, il conféra de grands biens à l'évêque et au clergé de cette ville, qui l'avait accueilli dans sa mauvaise fortune. Il donna à l'évêque, selon Hérیمان, abbé de Saint-Martin au XII^e siècle, le droit de monnaie, la mairie, avec quoi se fait la bière, la justice, le district, l'avouerie des hommes de Notre-Dame, et l'impôt sur les chars qui apportent des marchandises en ville. Il abandonna aussi au clergé les droits de tonlieu et de pontage, ainsi que toute la terre qui est entre les deux rivières de Rieu et de Maire, pour qu'avec le produit de ce bien, il pût vivre à l'abri du besoin (1).

Hérیمان et l'historien Meyer avancent que Chilpéric donna aussi à l'évêque Chrasmer le domaine royal, les droits royaux, *jura sua regalia*, comme dit Hérیمان, *fiscum regium*, comme l'écrivit le grave historien de la Flandre. L'acte de donation, il est vrai, ne mentionne pas le droit de seigneurie dont le roi se serait départi en faveur de l'évêque ; il ne fait pas non plus la division des biens entre le prélat et son clergé, dont parle Hérیمان, ce qui fait croire à l'historien Cousin qu'elle est postérieure à l'acte primitif (2).

Cette donation faite par le roi Chilpéric à l'évêque Chrasmer est trop liée à l'histoire de nos vitraux, puisqu'elle en est comme la source et le sujet, pour que nous ne la rapportions pas ici entièrement, quoiqu'elle se trouve dans l'histoire de Poutrain et autres auteurs. L'authenticité de cet acte important a été suspectée par le motif qu'il avait une forme insolite pour le temps auquel on le faisait remonter. D'abord, l'original s'en conservait aux archives du chapitre, et l'on sait qu'il fut brûlé par les novateurs dans l'incendie de ce dépôt précieux, en 1566. En outre cet acte se trouve transcrit dans plusieurs cartulaires du chapitre de Tournai, antérieurs au XVI^e siècle et dont l'un remonte au XIII^e. La forme du sceau y est mentionnée d'une manière particulière ; il ne tenait pas à des cordons, mais était collé sur l'acte lui-même. Il représentait l'effigie d'un homme à mi-corps avec un chapeau sur la tête, et autour du sceau on lisait : Hilpericus Francorum Rex (3).

Voici l'acte de donation de Chilpéric :

PHILIPPUS Dei gratiâ Francorum Rex, notum facimus universis, tam presentibus quam futuris, quod nos litteras quasdam, sigillo inclitæ recordationis Hilperici, quondam regis Francia, in eisdem impresso litteris, intus et foris sine laqueo : cujus character dimidiata hominis imago, cum pileo in capite, cujus litteræ sunt in circumferentiâ, Hilpericus Rex, sigillatas vidimus in hæc verba, diphthongis tamen in eisdem scriptis litteris, in presenti transcripto non expressis :

In nomine omnipotentis Dei et salvatoris Nostri Jesu-Christi, Hilpericus divinâ prævenience gratiâ Rex Francorum.

Quanto alios regiâ celcitudine præcellimus, tanto Christum honorare et ejus Ecclesiam intensius volumus, et in Christi repensionibus sacerdotum et pontificum, vel servorum Dei, quæ pro eorum utilitatibus pertinent, libenter præstamus, vel concedimus ; et hoc nobis ad laudem vel stabilitatem regni nostri, in Dei nomine pertinere confidimus. Idcirco noscat omnium fidelium Sanctæ Dei ecclesiæ, nostrorum quoque presentium scilicet, et futurorum humilitas, seu magnitudo, quod nos apostolico viro Domino Chrasmaro Noviomagensis vel Tornacensis urbis Episcopo theloneum de navibus super fluvio Scalt, qui pertinet ad fiscum Tornacum tam citrà quam ultrâ decursum, de quolibet commercio, seu et de carrigio, vel de sagenis, nec non de ponte super flumen Scalt, vel de omnibus venalibus, ubicumque ven-

(1) Quoique ce passage d'Hérیمان se retrouve dans plusieurs auteurs, comme Cousin et la Chronique de Philippe Mouskes de M. De Reiffenberg, nous ne pouvons cependant nous dispenser de le publier aussi, comme étant trop lié au sujet que nous traitons. Voici ce passage :

« Hilpericus fratrem suum in vico, qui dicitur Lambrus, juxta Duacum, sepelivit, civibus tornacensibus gratias reddidit, ecclesie B. Mariæ Virginis multa beneficia contulit : pro salute animæ suæ et animæ fratris sui, qui improvisè interemptus fuerat, jura sua regalia quæ in eadem civitate possidebat, inter episcopum et clerum distribuit. Episcopo delegavit monetam civitatis, mairiam, de qua fermetantur cervisie, justitiam, districtum, advocacionem hominum B. Mariæ, et Winagia plaustrorum et vehiculorum, quæ venalia in civitatem afferunt. Clero vero tribuit telonum, pontinagium, ut ex eorum redditibus vestimentorum suorum necessaria compararent : et ut victum copiosè et sufficienter haberent, omnem terram quæ jacet inter duos fluvios, Rîes scilicet et Mairam eorum ditoni subdividit, ut, ex ejus agricultura, absque penuriâ sustentarentur ; cuncta molendina quæ tunc erant in Schadâ, eis superaddidit, sex ex his Episcopo reservatis cum quinque quadrigis terre. Foragia vero embarum et redditus vasorum vini inter utrosque æquis partibus divisit. »

(2) Les privilèges donnés au clergé par Chilpéric sont longuement énumérés dans la chronique rimée de Philippe Mouskes ; il parle aussi de la seigneurie de la ville conférée à l'évêque.

V^o 1164. — Tout fu le roi, tout renonça
Al église ki la varîça (a)
1168. — Et cascuns vesques premeraires (b)
1169. — Dou roi de France joint ses mains (c)
1172. — Ensirent (d) tous ses droits al vesque.
Quant sacrés est del arcevesque.

(3) Donationis hujusmodi instrumentum manu propriâ (hoc modo HPS) et annuli sui impressione consignavit apud Bibrax, regni sui anno 1^o et indictione 13^o Kal. Mai ; neque tamen litteris dependebat cordulis sigillum, sed ipsismet litteris impactum erat et adhaerebat. Gerebat autem pro sigillo dimidiâ hominis effigiem cum pileo in capite ; cui in circumferentiâ scriptum erat : Hilpericus Francorum rex.

(Archives du chapitre : in capsâ privilegiorum.)

(a) Tout ce qu'avait le roi, il y renonça en faveur de l'église.
(b) Premeraires, d'abord.
(c) Joint ses mains à celles du roi de France.
(d) Ensirent, passèrent.

dantur, seu intrà muros, seu in appendiciis murorum prædictæ civitatis, undecumque theloneus exigitur, sicut fiscus noster, et regia potestas vindicare potest; nec non et justitiam de theloneo, sicut eam liberè possidemus, ad ecclesiam ipsius pontificis Domini Chrasmarum, quæ est in honore beatæ Mariæ in ipso Tornaco constructa, in stipendiis canonicorum ejusdem ecclesiæ promerendis, nostri argumentum, plene et integrè nostrâ gratiâ visi fuimus concessisse. Quapropter per hoc præceptum specialiùs decernimus pro donando quod perpetualiter citrà ipsum domnum Chrasmarum, vel ipsius Sanctæ Ecclesiæ Tornacensis, et successoribus suis pro tempore volumus esse concessum, ut neque nos, neque juniores nostri, ne qualibet judiciaria potestas theloneum de quolibet commercio, tam navigio quam carrigio, aut de sagenis, vel de ponte tam ultrà quam et citrà ipso fluvio Scalt, nec non de omnibus venalibus ubicumquè apud Tornacum vendantur; undecumque theloneus exigitur et fiscus noster evendicarè potest, ab ipso domno Chrasmaro, vel junioribus, vel successoribus suis nec de eorum potestate contradicere, vel auferre præsumat: sed ipse theloneus, et justitia de theloneo juxta quod suprâ per singula continetur, ipsi domno Chrasmaro, vel successoribus suis, ad partem ipsius Sanctæ Ecclesiæ beatæ Virginis Mariæ, quæ est in ipso fisco constructa, omni tempore, nostris et futuris temporibus ad mensam canonicorum ejusdem ecclesiæ perpetuò proficiet. Et ut hæc autoritas firmior habeatur, manus nostræ suscriptione firmavimus, et annuli nostri et impressione consignare, atque roborare præcepimus.

Signum HELPERICI, gloriosi regis.

Halcinus recognovi, et signavi. Data kal. mai anno primo regni Hilperici gloriosi regis, indictione XIII. Actum apud Bibrach in Dei nomine feliciter. Amen.

Quod autem vidimus, hoc testamur; in cujus testimonium præsentibus litteris nostrum fecimus apponi sigillum. Actum Parisiis anno Domini mcccv, mense februario.

Cette importante donation fut la première source des revenus et des privilèges dont jouit l'église de Tournai; l'origine de sa fortune date des libéralités du roi mérovingien. Aussi le clergé se montra toujours reconnaissant envers Chilpéric, et honora sa mémoire d'une manière toute particulière. Un obit solennel avec vigiles fut fondé chaque année le 28^e de mars, et jusqu'à la suppression du chapitre en 1797, le nom du vieux chef franc retentit sous les antiques arceaux de la basilique (1). Ses grandes libéralités furent même cause qu'on lui en attribua la construction. Il n'est certainement pas impossible qu'après la donation de Chilpéric, on ait élevé une église, mais, à coup sûr, l'édifice qui fut bâti en 575 n'est pas celui que nous avons sous les yeux en 1848. Les notions les plus élémentaires d'archéologie ne permettent pas de le supposer.

Toutefois, l'imposante cathédrale que nous possédons aujourd'hui, pour n'avoir pas été construite par Chilpéric, comme de crédules auteurs l'ont avancé (2), a conservé cependant le souvenir et même l'image de son royal bienfaiteur. Son nom est inscrit avec honneur dans les archives du chapitre, et il y est fait mention des riches donations qu'il conféra au clergé. L'histoire de ses bienfaits est retracée deux fois dans l'église; d'abord sculptée au frontispice du grand portail, puis peinte sur les vitraux du transept. Les droits dont jouissaient à Tournai l'évêque et le chapitre, ils les tenaient de la libéralité de Chilpéric, et ils se faisaient un devoir d'en publier l'origine. Hériman, Cousin et tous les historiens de la ville les mentionnent dans leurs ouvrages. Le poète tournaisien du XIII^e siècle, Philippe Mouskes, publié avec tant de savoir par M. le baron De Reiffenberg, s'étend longuement sur l'histoire de Chilpéric et la donation qu'il fit à l'église de Tournai. Nous en citerons le passage suivant, en l'expliquant par les commentaires du savant académicien :

- V^e 1084. — Celpris, pour s'onnour et pour s'ame,
A l'église de Nostre-Dame,
Pour Dieu et pour sa douce mère,
Par ki il ot esté vainquère,
Et par qui s'onnour recouvra,
Toutes ses rentes délivra.
1090. — Les vesques ki fu de bon non,
Voiant tous, en recuit le don
Ki moult fu biaux, rices et buens.

(1) Si s'en rala li rois en France
Et laissa tout à Notre-Dame,
Dont on encor prie pour s'ame.

(2) François de Belleforet et Jean De Columna. Ce dernier dit : « Cestuy Chilperic fonda Notre-Dame de Tournay..... » (Cité par Cousin.)

Quar il fu de la vile quens (1),
Et Celpris, pour çou k'il l'ama
Signor et conte le clama.

Les verrières dont nous nous occupons se trouvent aujourd'hui placées dans le transept; jadis elles étaient à l'abside du chœur, dans les collatéraux. Elles n'en occupaient que les panneaux du bas, et formaient ainsi une bande, qui allait de l'une à l'autre croisée. Tout le reste était en verre blanc. Les rétablir à la place qu'elles occupaient, c'était faire une chose incomplète, puisque ces petits vitraux ne prennent guère que le dixième de la fenêtre totale; les y agencer sur un fonds de mosaïque, c'était les noyer dans des détails d'ornements, qui eussent envahi le sujet, donner trop d'importance à ce qui n'est qu'accessoire, et étouffer la figure sous les envahissements du cadre. Force fut donc de leur chercher dans l'église une place plus convenable, et il n'y en avait pas de mieux appropriée que l'abside du transept. Une heureuse coïncidence de mesures et de nombres a déterminé ce choix. D'abord le transept offre deux absides, chacune avec sept fenêtres au rez-de-chaussée, et par une bonne fortune, les vitraux représentent aussi deux histoires, chacune pouvant fournir justement sept verrières. Ainsi, en face de la donation de Chilpéric, placée en sept tableaux à l'abside méridionale, se trouve au côté opposé, également en sept verrières, le rétablissement de l'évêché. C'était déjà un accord heureux entre le nombre des fenêtres et celui des tableaux. De plus, la largeur des baies coïncidait à merveille avec celle des panneaux, à tel point qu'on aurait pu croire qu'ils avaient eu tout d'abord cette destination.

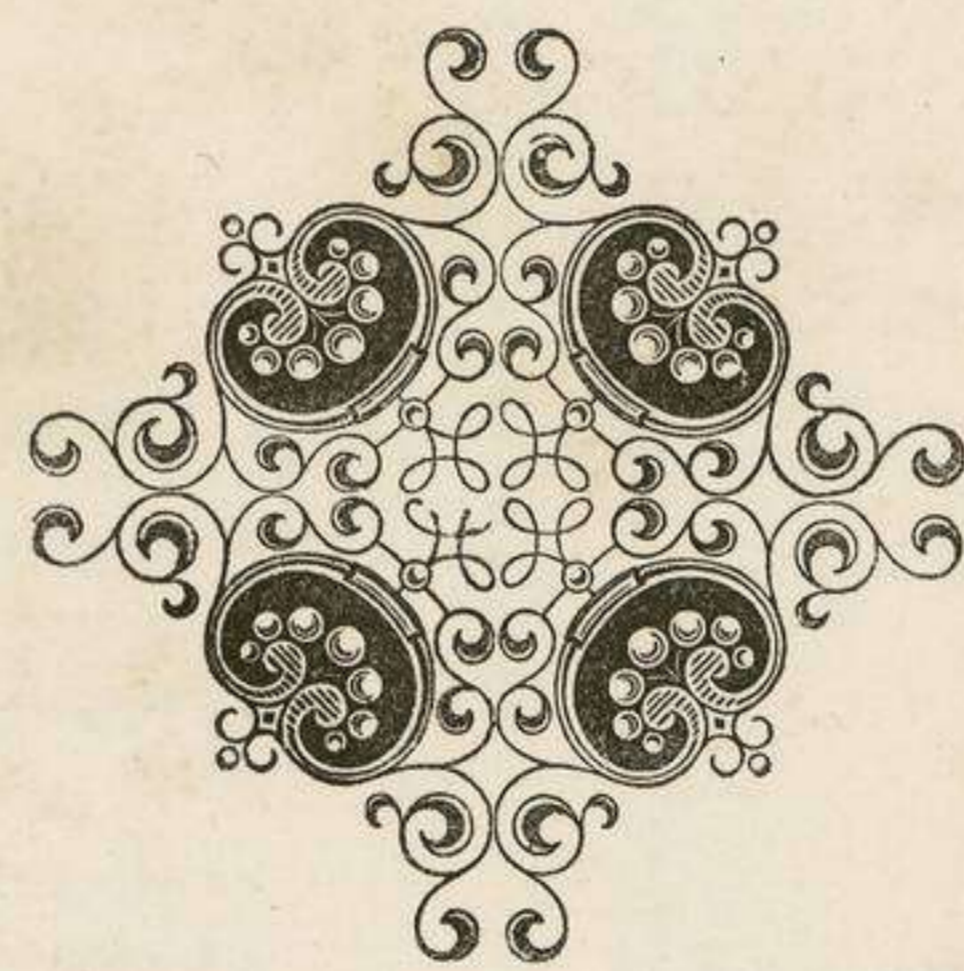
On a cru devoir entrer dans ces détails pour répondre à quelques personnes, qui, ne connaissant pas les raisons de convenance qui ont décidé les membres de la commission de restauration, ont blâmé le choix qui a été fait du transept pour le placement des anciens vitraux. Selon elles, les formes sévères des constructions à plein cintre, souvent obscures et surbaissées, ne réclament pas ce genre de décoration. Tout en convenant que la peinture sur verre s'harmonise mieux avec les édifices ogivaux, remarquables par leur clarté et leur élévation, nous ferons observer cependant qu'elle a été employée aussi pour embellir l'architecture romane. Nous en citerons pour preuve les beaux vitraux de Saint-Cunibert, à Cologne. On sait d'ailleurs, d'après le témoignage de Grégoire de Tours, que la peinture sur verre fut en honneur dès le VI^e siècle. Le poète Fortunat a laissé une brillante description des vitraux qui ornaient les fenêtres d'une église de Paris dès le VII^e siècle. Nous pourrions citer d'autres exemples, mais nous n'avons pas besoin d'aller les chercher si loin, puisque notre église elle-même nous fournit la preuve de ce qui est avancé. Nous la trouvons dans la chapelle de Saint-Vincent, qui sert de passage entre l'évêché et la cathédrale. Cet élégant édifice, bâti par l'évêque Etienne, dans le style de transition, en 1198, fut orné de vitraux représentant saint Everte et sainte Geneviève, que ce prélat a pris soin de décrire dans une épître, conservée dans la collection de ses lettres imprimées à Paris en 1679.

On voit donc que la peinture sur verre n'est pas née d'hier, et que si elle a reçu son développement complet dans les constructions ogivales, elle les a précédées de longtemps.

Nous ajouterons, au surplus, qu'en plaçant des verrières dans le transept, la commission de restauration n'a pas le mérite de l'invention. Elle ne fait que ce qui avait déjà été fait avant elle. En effet, on voyait jadis aux fenêtres de l'abside du nord le portrait de l'évêque Malpiglia, représenté à genoux, en habits de cardinal, avec la mitre et ses douze quartiers. Or, comme ce prélat est mort en 1343, on a ainsi la preuve que dès le XIV^e siècle les fenêtres romanes du transept étaient ornées de vitraux, comme elles le sont aujourd'hui. D'ailleurs, autre chose est d'exécuter des verrières neuves, qu'on destine à la place la plus convenable, à la lumière la mieux répandue, à l'ogive la plus favorable; autre chose est d'approprier des vitraux anciens, d'un style différent de celui du monument; alors on n'est plus maître du choix, et on se contente de tirer le meilleur parti de ce qu'on possède. C'est ce qui est arrivé pour les verrières actuellement restaurées. Quoi qu'on eût pu faire, et quelque place qu'on leur eût choisie, leur style eût toujours été en désaccord avec celui du monument, le chœur étant du XIII^e siècle et les vitraux du XV^e. Là non plus ils n'eussent pas été en harmonie avec l'architecture. Fallait-il pour cette raison priver l'église de vitraux aussi précieux? En les plaçant à l'abside du transept, ils ont aussi le mérite de cacher les laides toitures qui offusquent la cathédrale de ce côté. Leur lumière affaiblie donne plus de calme aux formes architectoniques, et rend plus grave et plus imposante cette belle partie de l'édifice.

Nous allons donner la description de chaque fenêtre, en nous aidant du texte des chroniqueurs et des historiens, qui ont parlé des donations royales de Chilpéric, comme l'abbé de Saint-Martin, Hériman, Grégoire de Tours et le poète tournaisien Philippe Mouskes, comme aussi le savant Augustin Thierry, qui a choisi l'histoire de Chilpéric pour sujet d'un de ses beaux récits mérovingiens. Leur narration intéressante s'illustrera par nos peintures, comme elles-mêmes s'expliqueront par leurs récits. C'est ainsi qu'une simple description de vitraux pourra s'élever à l'intérêt de l'histoire.

(1) Quens, comte.



DESCRIPTION DES FENÊTRES.

PREMIÈRE FENÊTRE.

A GAUCHE, DU COTÉ DE L'AUTEL DE LA SAINTE VIERGE.

L'histoire de la guerre qui éclata entre Sigebert, roi d'Austrasie, et Chilpéric, roi de Neustrie, a déjà été racontée, et les motifs en ont été aussi exposés. Le premier tableau nous montre les deux frères aux prises l'un avec l'autre; la lutte paraît violente entre eux, et la terre est jonchée de corps morts. Plusieurs chevaliers sont armés de lances; parmi eux on distingue le roi Sigebert poussant son cheval dans la mêlée et poursuivant Chilpéric avec ardeur. Son armure est plus riche que celle des guerriers qui l'entourent, et il porte sur la tête la couronne, marque de la dignité royale. A ses pieds gît étendu un guerrier expirant auprès de son cheval.

Le combat est ainsi décrit par le poète Philippe Mouskes, que nous citons toujours avec les excellentes annotations de M. le baron De Reiffenberg, et nous ne nous faisons pas faute de reproduire cette curieuse histoire rimée; car, si nous ne nous trompons, il paraîtra sans doute assez piquant d'expliquer nos vieux vitraux par une narration plus vieille encore, et cet intérêt augmente, au moins pour nous, quand nous nous rappelons que narration, vitraux et événements se rattachent à l'histoire de notre antique cité tournaisienne. Ainsi ces verrières nous montrent comment se vêtissaient nos pères au XV^e siècle, et comment ils peignaient; les vieilles rimes du poète nous enseignent comment ils parlaient au XIII^e, et la générosité du roi Chilpéric comment au VI^e ils étaient braves et fidèles. Triple intérêt assez piquant pour leurs descendants du XIX^e siècle. C'est tout à la fois l'étude de l'histoire de nos pères, de leurs costumes et de leur langage.

Voici maintenant les vers de Philippe Mouskes :

V^e 824. — Celpris, si com lui fu mestiers,
Pourkaça gens et cevaliers;
Sigebiert ala guerroiant,
Et il ala après kaçant
Tant qu'une fois l'a consui⁽¹⁾.
Au roi Celpri se combati,
830. — Ses gens prist et son fil tua.
Celpris fuiant s'en escapa.

Cette première fenêtré n'a qu'un seul tableau, comme la septième au côté opposé. Les cinq autres en contiennent chacune deux. L'histoire de Chilpéric se continue dans les tableaux du bas, au nombre de sept. Les cinq du haut offrent la représentation des droits que l'évêque et le chapitre tenaient de la libéralité du roi Chilpéric, et qui furent la récompense du secours qu'il avait trouvé dans Tournai. Ainsi, le spectateur placé au milieu de l'abside, saisit d'un coup d'œil l'unité du sujet. Les peintures du haut se lient à celles du bas, comme l'effet à la cause. Les premières retracent l'histoire de la délivrance du roi, les secondes montrent sa reconnaissance envers le clergé. Les libéralités qu'il leur fit furent l'origine de sa puissance et de ses richesses, et c'est pourquoi il tenait à honneur d'en perpétuer le souvenir.

Les droits que possédaient l'évêque et le chapitre, et qui n'étaient que la conséquence de leur fidélité à leur souverain légitime, sont ici représentés au nombre de cinq : 1^o droits de pontonage; 2^o droits de balance; 3^o droits sur le vin; 4^o sur le marché; 5^o sur la bière. Autant de droits, autant de tableaux. Nous en ferons la description dans l'ordre où ils sont placés.

DEUXIÈME FENÊTRE.

Le tableau du haut représente le droit de pontonage. La rivière, qui est l'Escaut, est traversée par un large pont de trois arches; plusieurs petites barques voguent sur l'eau. Un clerc en surplus se tient à l'entrée du pont, et perçoit le droit d'un paysan qui, en l'acquittant, met la main à son chapeau, en signe de salut. Son geste est empreint de simplicité et de bonhomie. Plus loin, une jeune fille à cheval passe aussi le pont, ainsi que des marchands conduisant des ânes chargés de sacs; on voit aussi des porcs, des vaches et des agneaux, tous animaux soumis au droit. Dans le fond s'élève une suite de maisons, devant

(1) L'a consui, l'a atteint. (Consecutus est.)

lesquelles coule le fleuve, bordé de quais, et terminé par un pont d'une seule arche, qui figure probablement celui que nous avons vu démolir naguère, si malheureusement pour la beauté et l'honneur de notre vieille cité.

Ce droit est mentionné expressément dans la chronique d'Hériman :

« Et winagia plaustrorum et vehiculorum, quæ venalia in civitatem afferunt. »

Les deux vers suivants étaient jadis écrits dessous ce tableau, et ils en étaient l'explication :

Qui pontem servat, pontis nulum coacervat,
Bos vel equus magnus dat idem quod parvulus agnus.

Philippe Mouskes rappelle aussi ce droit :

1132. — Si leur donna le wienage⁽¹⁾
Des nés et tout le pontonage,
Qu'autant i doit uns agnelés⁽²⁾
Uns kaurois⁽³⁾ ou uns pourcelés,
Que vake, ne ronks, ne bues⁽⁴⁾,
1137. — Karaité u kare ki s'en va lues⁽⁵⁾.

A la verrière précédente, nous venons de voir Sigebert vainqueur; celle-ci nous montre Chilpéric vaincu et fuyant sur son coursier; son costume n'est pas riche comme celui de son frère; il est revêtu de sa cotte d'armes, la tête couverte d'un casque et l'épée à la main. Quelques guerriers l'accompagnent dans sa fuite, au milieu des morts et des blessés, qu'ils foulent aux pieds de leurs chevaux. L'armée de Chilpéric dispersée présentait l'image du désordre et du découragement. Les chroniqueurs nous apprennent qu'il fut alors abandonné des chefs de la Neustrie, qui élevèrent Sigebert sur le pavois, en signe de royauté. Les villes et les châteaux lui fermèrent leurs portes, et se soumirent au vainqueur. La position de Chilpéric était donc tout à fait désespérée. Elle est ainsi dépeinte par Philippe Mouskes :

833. — Bourc ne vile ne fermeté⁽⁶⁾
De tout le royaume de France,
Ne pour pitié ne pour veniance⁽⁷⁾
Ne trouva ki le retenist.
Partout les portes li fermoient
845. — Quant Celpris fu desbaretés⁽⁸⁾
Vers Flandres s'en ala fuiant,
Ki dont estoit à son commant⁽⁹⁾.
Premiers est à Tournai venus,
Dolans et courreciés et mus.

TROISIÈME FENÊTRE.

Au tableau en haut se voit l'exercice d'un droit appartenant jadis au chapitre, le droit sur les poids et balances. Il était rappelé dans les deux vers suivants, qui, placés au-dessous de ce vitrail, lui servaient d'explication :

(1) Weinage, toute espèce de droit.

(2) Agnelés, agneau.

(3) Kaurois, veau.

(4) Vaches et chevaux (ronciers) ou bœufs.

(5) Lues, bientôt, vite.

(6) Fermeté, forteresse.

(7) Veniance, vengeance, comme si l'on disait : Pour le venger.

(8) Desbaretés, renversé, vaincu.

(9) A son commant, sous sa domination.

Quidquid in urbe potest vendi vel emi trutinando
Ponderat ecclesie baculus libramine justo.

Ce droit est ainsi mentionné par Philippe Mouskes :

1141. — Et si ont les pois ⁽¹⁾ quitement,
Et des balances, sans trécier ⁽²⁾
La signorie et le danger.

En effet, dans le tableau que nous avons sous les yeux, nous voyons une balance chargée de poids et de marchandises. Un clerc en surplus perçoit le droit, tandis qu'un commis en costume assez riche surveille la recette. Dans le fond plusieurs personnes sont occupées à charger des ballots

Plus bas, à la même fenêtre, se continue l'histoire mérovingienne.

Chilpéric, à pied, non pas en costume de roi, mais couvert d'une simple cotte de mailles, et portant l'épée nue, se présente devant l'évêque de Tournai, Chrasmer. Le prélat se montre fidèle au roi dans sa mauvaise fortune, et le reçoit dans les murs de la ville. Il est revêtu de ses ornements pontificaux, et suivi de ses prêtres, dont l'un porte la crosse, l'autre la croix, et un troisième le livre des Évangiles. Dans le fond, des clercs en surplus élèvent la masse et les gonfanons rouges.

Tel est le tableau, voici maintenant le texte de Philippe Mouskes, qui l'explique :

860. — Defors la cité s'avanci (Chilpéric),
Et li roi li cria mierchi
De lui et de toute sa gent
Quar il n'avoit or ne argent.

880. — Le vesques l'ot, pities en prisf
Les bourgeois apiela et dist :
Signor, vesci no droit Signor
Or li portons foi et onnour,
Rendons li toute la cité

885. — Qu'ele est soie d'antiquité.

QUATRIÈME FENÊTRE.

Parmi les privilèges accordés au chapitre par le roi Chilpéric était le droit sur les vins, comme l'apprennent les vers suivants, placés jadis dessous ce vitrail :

Tradita canonicis à rege foragia vini,
Distribuunt illis aequa ratione ministri.

1129. — Et les forages leur guerpi ⁽³⁾,
De vin, de ciervoise ⁽⁴⁾ et de miés,
Quel k'il soient, nouviel u viés.

La scène du haut nous montre la représentation de ce droit. Il est perçu par deux clercs en surplus, dont l'un porte un trousseau de tailles et l'autre une bague pour jauger les tonneaux. A leurs pieds un homme tire du vin d'un baril ; plus loin, une jeune fille, la tête couverte d'un voile blanc, et d'un costume gracieux, est debout devant une table et versé à boire. Dans le fond on aperçoit plusieurs personnes qui vont et viennent, et d'autres qui sondent des pièces de vin.

L'impôt que le chapitre percevait sur les vins l'engageait à en faire lui-même d'amples approvisionnements qu'il vendait ensuite aux bourgeois de la ville ; de cette manière la perception était mieux assurée et plus élevée. Un cahier et un *sacqueur* de vins étaient chargés de la cave du chapitre. On verra par le serment qu'ils prêtaient en entrant en fonctions, quels soins on exigeait d'elle, et quelle bonne foi présidait alors à ce commerce ⁽⁵⁾.

Nous avons vu dans le tableau précédent le roi Chilpéric fuyant et trahi par ses sujets, excepté l'évêque et les habitants de Tournai, qui le reçoivent dans leur ville. Mais ce secours ne put cependant le délivrer de la poursuite du vainqueur, et sa perte paraissait certaine, sans l'artifice de sa femme, la trop fameuse Frédégonde. Voici comment Grégoire de Tours raconte le stratagème hardi dont elle se servit pour délivrer son mari : La reine séduisit deux jeunes gens de Téroüanne, et leur dit : Allez au camp de Sigebert, feignez d'avoir un secret important à lui dire, et tuez-le. Si vous parvenez à vous échapper, je vous comblerai d'honneurs, vous et votre famille ; si au contraire vous succombez, je répandrai de nombreuses aumônes aux lieux saints pour le repos de vos âmes ⁽⁶⁾.

⁽¹⁾ Les pois, les poids.

⁽²⁾ Sans trécier, sans fraude.

⁽³⁾ Guerpi, donna.

⁽⁴⁾ Ciervoise, bière ; miés (mulsum) hydromel, cidre.

⁽⁵⁾ « Je. . . ., esleu par Messieurs du chapitre de Tournai à l'office de cahier et distributeur des vins de leur cave, je jure aux saints Évangiles de Dieu, de faire et exercer bien et loialement ledit office, sans faire tort à personne, et spécialement de bailler et faire bailler par mon sacqueur, à chacun pleine mesure de toute telle espèce de vin qu'il me fera demander, sans en supposer d'autre, ni le mêler en aucune façon, et ce au prix taxé par les maîtres, et de bien et fidèlement nourrir et entretenir les vins qui me seront donnés en charge de pareil vin de chaque pièce, sans y faire aucun mélange d'autre vin ou liqueur ou d'autre chose quelconque, n'est par le seueu et le commandement des maîtres, et en particulier, je promets et je jure de ne verser ni permettre que soit versé dedans aucunes dites pièces le vin qui tombera dedans les menottes et baques, ni le mesler avec le vin que je débiterai ; et quant au vin qui se pourra tirer des liages espurez, je promets et jure aussi de ne m'en servir pas pour remplir lesdites pièces, et de ne les débiter à ulcun comme vin mis à pris par les maîtres. Ains tâcherai d'en faire autrement mon prouffit, comme du vin venant des liages. Item je jure et promets de ne vendre et débiter en mon nom particulier et à mon prouffit aucun vin en ladite cave ou ailleurs, et de ne prendre ni directement ni indirectement, ni tirer aucun prouffit des marchands ou courtiers de vins, qui vendront pour ladite cave, voir même souz prétexte de remplage des pièces ou autrement.

« Ainsi m'aide Dieu et tous ses saints. »

(Archives du chapitre.)

⁽⁶⁾ « Tunc Fredegundis inebriavit duos pueros taruanenses, dixitque eis : Ite ad cuneum Sigeberti, et adsimulate ut cum suprâ vos in regem elevare debeatis, eumque interficite. Si evaderitis vivi, ego mirificè honorabo vos et sobolem vestram ; si autem corrueritis, ego pro vobis elemosynas multas per loca sanctorum distribuam. »

Grég. Turon. *Gesta Francor.*, chap. XXXII.

Le récit de Philippe Mouskes diffère un peu de celui de l'évêque de Tours ; il nous paraît curieux de les comparer :

936. — I i siers ⁽¹⁾ avoit piéça nourris :
Li uns fu grans, l'autre petis.
En sa cambre les apiela,
Tant leur promist, tant i parla,
940. — Qu'andoi li orent encouvent ⁽²⁾
Que Sigebiers tout voirement
Li occiront pour iestre franc ⁽³⁾ ;
Et puis si leur a esramment ⁽⁴⁾
I i coutiaus à pointe baillés.

Nous venons de lire le récit de l'histoire ; voici maintenant la scène du peintre ; on voit qu'elle le reproduit exactement :

La reine Frédégonde, richement vêtue d'une robe rouge, est assise sur un trône, la couronne sur la tête. Elle est entourée de plusieurs femmes, dont l'une, debout, tient à la main la bourse pleine d'or, prix du crime. Les deux assassins sont à ses pieds ; l'un d'eux, à genoux, reçoit des mains de la reine le poignard destiné à tuer Sigebert, tandis que son complice en est déjà armé et semble promettre de s'en servir avec courage. Ses traits respirent la férocité.

CINQUIÈME FENÊTRE.

La verrière supérieure représente le droit qu'avait le chapitre sur les marchés et l'éta- lage des denrées, droit mentionné dans la charte de donation et dans les vers suivants :

1138. — Et l'estalage des miercers
Et de quan c'on vent à deniers
Ont-ils le tonniu plainement.

En effet, nous avons sous les yeux une scène de marché, telle qu'elle se passait au XV^e siècle, avec ses usages et ses costumes. Des paysannes, vêtues de longues jupes ou robes, étalent des œufs et du beurre dans de larges paniers d'osier ; l'une d'elles arrive avec des poulets sur la tête : une dame en robe noire et la tête couverte d'un béguin blanc, fait ses achats. Le costume de ces femmes ne manque pas d'élégance ; plusieurs ont la tête découverte et ornée de belles tresses de cheveux. Un villageois, à la mine un peu naïve, tient dans les bras un coq au beau plumage. Au milieu de tout ce monde fort affairé, comme c'est l'habitude dans les marchés, un clerc en surplus se tient debout et perçoit avec gravité quelques monnaies des mains d'une jeune fille, assise et étalant son beurre aux yeux des chalands.

Ce petit tableau est plein de mouvement et de variété. Il est curieux de comparer les costumes et les usages du XV^e siècle avec ceux de notre époque, pour en saisir la différence. On peut remarquer la finesse des figures et le bon goût des vêtements, et on sera convaincu du talent du peintre, qui a su mettre tant de vérité dans ces naïves peintures.

Le tableau du bas nous ramène à l'émouvante histoire de Chilpéric. Le vitrail précédent nous a montré les deux assassins excités par l'or et les paroles de la reine Frédégonde, et armés de poignards ; celui-ci nous les représente pénétrant dans le camp de Vitry et massacrant le vainqueur Sigebert, enseveli ainsi dans son triomphe ; tant sont rapides et impré- vus ici-bas les revers et les infortunes !

Telle est en effet la scène que nous avons sous les yeux. Les deux assassins se sont intro- duits dans la tente royale. L'un d'eux lui enfonce un poignard dans le corps, tandis que l'autre lui tranche la tête. Le malheureux prince, frappé au cœur, tombe de son trône. On remarquera son costume plein de goût et d'élégance. Derrière la tente on aperçoit les deux assassins qui prennent la fuite, au milieu des soldats, qui les saisissent et les massa- crent.

Cette scène est ainsi décrite dans un vieux manuscrit du XIII^e siècle de la bibliothèque de Tournai, cité par le savant et spirituel baron De Reiffenberg :

« Si s'en alèrent les deux hardis sierjans là où Sigebiers estoit, et fissent semblant de parler à lui en conseil ; si l'en menèrent à une part, et puis si les fèrent de lor miséri- corde (dague) ; parmi les kistes si l'ocissent illuec. Les gens Sigebiert s'allèrent avant et ocissent les deux sierjans. »

Voici maintenant le récit de Philippe Mouskes, qui diffère un peu de celui qui précède :

952. — Biaus fu li jors, vint à la nuit,
Couça ⁽⁵⁾ li rois, coucièrent tuit.
Li sierf ne s'oblèrent pas,
955. — A tapine sont ès le pas ⁽⁶⁾.
Vinrent au roi sans nule atente,
Dormant le truèvent en sa tente,
Les coutiaus li boutent al cors ⁽⁷⁾,
Quar om ki dort est de nient mors ⁽⁸⁾.

⁽¹⁾ Siers, serfs.

⁽²⁾ Qu'andoi li orent encouvent, que tous deux promirent.

⁽³⁾ Pour iestre franc, pour devenir libres.

⁽⁴⁾ Esramment, à l'instant.

⁽⁵⁾ Couça, se coucha.

⁽⁶⁾ A tapine, en tapinois ; — ès le pas, dans le passage, le chemin, sont sur pied.

⁽⁷⁾ Li boutent al cors, lui enfoncent dans le cœur.

⁽⁸⁾ De nient, de rien, à peu près mort.

960. — Et li autre dormoient tuit.
Fuiot s'en sont toute la nuit.

Comparons maintenant la narration de Grégoire de Tours avec les deux précédentes ; nous traduisons fidèlement son texte :

« Les deux assassins bien résolus, car ils étaient d'un caractère audacieux, abordèrent le roi, sous le prétexte d'avoir à lui communiquer quelque secret, et ayant tiré leurs poignards, appelés *scramaxes* par le peuple, ils l'en frappèrent dans les reins. Le prince jeta de grands cris, et tombant rendit l'âme bientôt après. Ses assassins succombèrent aussi au même endroit (1). »

Comme on le voit, d'après Philippe Mouskes, Sigebert fut attaqué la nuit, tandis que, selon Grégoire de Tours, il fut assassiné le jour et par surprise. Cette dernière version, qui est aussi celle du vieux chroniqueur déjà cité, a été adoptée par le peintre de nos verrières. Le roi est attaqué le jour dans sa tente par les deux assassins, qui l'abordent sous le prétexte de quelque affaire, et nous l'y voyons tombant et se débattant sous leurs coups, *vociferans atque corruens*, comme le peint énergiquement Grégoire de Tours. Le poignard que chacun d'eux portait à la ceinture, n'excita pas le soupçon du prince, car, selon la remarque de M. Augustin Thierry, il faisait partie du costume des Francs.

Nous ne savons si nous nous trompons, mais il nous paraît piquant d'expliquer ainsi nos vitraux du XV^e siècle, par des textes d'auteurs connus. Car l'action qu'ils représentent n'est ni obscure ni ignorée, c'est un fait éclatant et d'une grande importance historique. Aussi a-t-il été raconté avec détail par plusieurs historiens, et surtout par ceux de notre cité. Que serait-elle en effet devenue, si Sigebert avait poursuivi le cours de ses victoires ? Surtout que seraient devenus l'évêque et le clergé de Tournai, qui avaient pris fait et cause pour leur souverain légitime ? Chilpéric vaincu et mis à mort, ils eussent sans doute été punis de leur fidélité comme ils en ont été récompensés par sa délivrance. Le secours qu'ils lui prêtèrent n'était pas pour eux sans danger ; c'était pour la ville et le clergé une question grave, peut-être même une question de vie ou de mort. La fortune s'est déclarée en leur faveur, et ils ont été comblés de bienfaits. Cet événement était donc du plus grand intérêt pour l'église de Saint-Éleuthère et de l'évêque Chrasmer, et il n'est pas étonnant qu'on ait voulu en conserver le glorieux souvenir.

SIXIÈME FENÊTRE.

Parmi les droits que l'évêque tenait de la libéralité de Chilpéric, était celui sur la cervoise ou la bière : *Mairium, de quâ fermentantur cervisia.*

Le vitrail du haut nous en offre la représentation. Plusieurs cuves sont remplies de bière ; un ouvrier en tire un verre du tonneau, tandis qu'un autre porte un baril sur une brouette. Le préposé du chapitre est debout, surveillant la distribution et le remplissage des tonneaux. C'est ici un commis aux recettes, ou peut-être même un magistrat subalterne, supposé du chapitre, à en juger du moins par son costume élégant ; un ample manteau doublé de fourrures lui couvre les épaules, et sa tête est ornée d'un riche bonnet. On peut remarquer à la troisième fenêtre le même personnage surveillant le droit de balances.

Primitivement l'impôt sur la bière se payait en nature, comme la dîme. Le receveur du chapitre se rendait chez les brasseurs, pour contrôler la fabrication et prélever le droit. Ensuite, par un arrangement fait entre eux et le chapitre, ils s'engagèrent à transporter dans ses celliers la bière qu'ils devaient lui fournir à titre d'impôt. Plus tard, la commune se libéra de ce tribut qui lui paraissait onéreux, et dont la perception donnait lieu à de continuelles contestations. En 1286, pour mettre fin à ces débats, et en prévenir le retour, le chapitre donna à la ville à ferme perpétuelle tous les droits, revenus, profits et fruits qu'il avait dans la juridiction de Tournai, moyennant une redevance annuelle de trois cents livres parisis (2).

De nouvelles difficultés s'élevèrent, puisqu'en 1385, la ville prit à bail pour dix-huit ans, tous les droits d'afforages, que le chapitre possédait à titre de la donation de Chilpéric sur les cervoises, le miel, les gondaes et autres liqueurs et breuvages de grain et d'eau vendus dans Tournai, moyennant une rente annuelle de 400 livres tournois. Le droit sur la bière et le vin, ainsi que tous les autres que l'évêque et le chapitre tenaient de la munificence royale, finirent par appartenir à la commune. Ce qui le prouve, c'est la réclamation qu'elle éleva en 1443, contre l'évêque Jean d'Harcourt, dont les voitures avaient introduit onze pièces de vin de Bourgogne, sans payer l'accise.

Il en fut des autres droits et privilèges comme de celui sur la bière et le vin ; ils donnaient souvent lieu à de vifs débats entre la ville et le chapitre. La commune grandissait de jour en jour, et voyait avec peine un pouvoir rival s'élever dans les murs de la cité et y contrebalancer son autorité jalouse. Ce fut pour mettre fin aux différends qui les divisaient continuellement, et pour régler leurs rapports, que le chapitre et la commune convinrent, en 1200, de choisir la coutume de Senlis.

Toutefois, malgré l'adoption de cette nouvelle loi, les dissensions se renouvelèrent, et ce fut pour les éviter à l'avenir que, sous l'évêque Jean de Wasonne, en 1292, le chapitre céda de nouveau à la ville les droits de pontonage, de tonlieu, d'étalage et de vinage, droits souvent contestés, pour lesquels le magistrat s'engagea à payer à l'Église certains canons et sommes d'argent de 300 livres parisis avec autres conditions, et entre autres celle que le chapitre et tout le clergé de la ville seraient exempts à toujours de payer lesdits droits. Telle fut l'extinction d'une partie des droits et des privilèges que le chapitre avait reçus du roi Chilpéric, et dont nous venons de voir la représentation.

Le second tableau est la continuation de l'histoire mérovingienne. Le roi Chilpéric, délivré de son ennemi, et reçu dans la ville de Tournai qui lui était restée fidèle, témoigne toute sa reconnaissance à l'évêque Chrasmer, dont l'influence lui avait été si utile.

(1) Illi vero nec dubii, fero ut erant corde, ad eum venientes, cum aliam causam suggerere simularent, abstrictis cultris (quos vulgus *scramaxes* vocant), utraque ei latera feriunt. At ille *vociferans atque corruens* non post multo spatio emisit spiritum; ubi et etiam illi homicidi corruerunt. »

(Gesta Francor. GREG. TUR.)

(2) Archives du chapitre.

Nous le voyons ici conférant à l'évêque les privilèges et les droits royaux qu'il possédait depuis à Tournai. Le roi est debout, avec la couronne sur la tête et le sceptre à la main ; il est couvert d'une cotte d'armes plus ornée que celle qu'il porte dans la troisième fenêtre ; c'est qu'ici il paraît comme vainqueur et roi, tandis que devant l'évêque, il était fugitif et suppliant. Les rôles sont ainsi changés ; mais la fortune ne l'a pas rendu ingrat ; il sait à qui il est redevable de la couronne qu'il porte. Il reçoit l'évêque à l'entrée d'un palais, dont on voit les colonnes, et il paraît entouré de ses guerriers. Le prélat, à genoux, lui remet les clefs de la ville, en signe d'allégeance et de fidélité. Il porte une chape rouge d'une forme semblable à celle usitée de nos jours. Il est suivi de ses prêtres, au nombre de huit, qui portent la crosse, la croix et les chandeliers.

Voici maintenant le texte de Philippe Mouskes, qui pourrait servir d'explication à la scène ici représentée :

1072. — Li roi Celpris vint en la vile.
Le vesque en ki n'ot point de gille (1),
Pour çou qui l'ot rahiretet (2)
1075. — Rendi les clés de la citet,
Et tous ses droits moult docement
Li a donnés entirement,
Qar la vile iert soie (3) en demainne,
Li vesques son clierget amainne.

L'historien Mayer, dont l'autorité est reconnue, parle expressément de cette donation. Voici ces paroles : Chilpéric donne à l'évêque Chrasmer le fisc royal, comme on l'appelle à Tournai, avec une certaine juridiction temporaire dans les Flandres (4).

Cette importante donation fut l'origine des richesses du clergé de Tournai, origine pure et légitime, puisqu'elle venait d'une action noble et courageuse, puisqu'elle était la récompense de l'obéissance au souverain et de la fidélité au malheur. Et qu'il nous soit permis de dire en passant que l'emploi de ces richesses fut utile et généreux. Si autrefois le chapitre de Notre-Dame de Tournai était riche, avec ses revenus il instruisait la jeunesse, il soignait les vieillards et les malades, il protégeait les arts, en élevant à Dieu des églises magnifiques. Avant le X^e siècle, le clos capitulaire était une vaste enceinte, où se trouvaient l'hôpital de Notre-Dame, ouvert aux malheureux, l'école de chapitre, illustrée par de savants docteurs, et fréquentée par de nombreux élèves de tous les pays, les cloîtres des chanoines, où ils vivaient en commun, s'adonnant à l'étude et aux vertus chrétiennes, et enfin le palais épiscopal, où résidait le prélat, chef du vaste diocèse, qui comprenait Bruges et Gand et s'étendait jusqu'à la mer.

Au milieu de cette enceinte respectée, s'élevait la vénérable cathédrale, comme l'acropole sainte de cette cité ecclésiastique, où se réfugiaient la science, les arts et la religion. Elle protégeait par son autorité les établissements utiles élevés sous son ombre, et les défendait contre la force et les violences du dehors. La croix qui brillait à son sommet lui servait de sauvegarde ; c'était le palladium qui en éloignait les attaques ennemies.

Voilà ce qu'était une cathédrale au moyen âge. C'était le siège de la civilisation et l'asile des arts. Là on chantait les louanges de Dieu ; là on recueillait les pèlerins et les fugitifs ; on instruisait les enfants, on moralisait le peuple ; là on nous conservait, en les copiant, les ouvrages de l'antiquité ; là enfin, la dignité morale l'emportait sur la force physique. Or la cathédrale avec ses hôpitaux et ses écoles, avec ses formes élancées et ses magiques vitraux, avec ses sculptures et ses chants inspirés, ne fut que ce que le clergé l'avait faite. Réalisation de sa pensée, on peut dire que cette pensée fut noble et élevée. Son œuvre témoigne de ses sentiments généreux. On est donc autorisé à conclure de là que son influence fut morale et civilisatrice. S'il fut riche, il fut charitable ; s'il fut puissant, il se montra juste le plus souvent ; à tout prendre, il travailla pour le bien de l'humanité, et l'on peut avancer, sans crainte d'être contredit, que son action fut utile à la civilisation.

La donation de Chilpéric et la position élevée qu'elle fit au clergé de Notre-Dame nous ont suggéré ces réflexions, qui ne paraîtront pas trop étrangères à notre sujet, nous l'espérons du moins. Puisque nous avons montré le chapitre de Tournai riche et puissant, il était juste sans doute de dire ce qu'il avait fait de ses richesses et de son pouvoir.

SEPTIÈME FENÊTRE.

Dans les verrières précédentes, nous avons vu la représentation des droits et privilèges qu'avaient l'évêque et le chapitre ; celle-ci, qui est la dernière, nous montre la reconnaissance de ces mêmes droits par le magistrat de la ville. Elle forme donc le complément de l'histoire peinte aux six fenêtres précédentes. Car, un droit n'a de valeur qu'autant qu'il est admis et consenti. C'est là sa sanction : nous la trouvons figurée par le serment de l'autorité dans le tableau que nous avons sous les yeux.

L'évêque reçoit le serment des magistrats de la ville. Il est revêtu des insignes épiscopaux et couvert d'une riche chape bleue, semée de fleurs de lis avec une bordure à dessins. Il est suivi de ses chapelains et de ses clercs au nombre de sept. Le chef du magistrat, sans doute le grand prévôt, se tient debout, tête nue, devant le prélat. Il porte une robe violette, bordée de fourrures ; un riche collier d'or pend à son col. Il est suivi de deux autres magistrats également en costume officiel. L'évêque, la crosse en main, les reçoit dans sa chapelle épiscopale. Dans le fond s'élève un autel orné d'un crucifix, et aux deux cotés, de statues et de chandeliers. Le livre des Évangiles est ouvert devant le prévôt, qui lève la main pour prêter serment. Des rideaux ferment et protègent l'enceinte où se passe cette cérémonie imposante.

En effet, chaque année, avant d'entrer en fonctions, les prévôts et mayeurs prêtaient serment, dans les mains de l'évêque, de respecter les immunités de l'Église, et juraient de gar-

(1) Gille, tromperie ; le vesque est ici pour : à l'évêque.

(2) Rahiretet, rétabli dans son héritage.

(3) Iert soie, était sienne.

(4) « Donatque episcopo Crasmaro fiscum regium, ut aiunt in Tornaco, cum temporaria quâdam jurisdictione in Flandris. »

(Annales, fland.)

der seurté, fidélité ou loyauté au seigneur évesque (1), et cette prestation du serment se continua jusqu'à la suppression du chapitre, à la révolution française.

Plus d'une fois le magistrat chercha à se soustraire à cette obligation, mais il y fut contraint par l'autorité supérieure, et notamment par un arrêt du parlement de Paris, en date du 26 novembre de l'année 1362. Nous ajouterons, pour compléter ces renseignements, que cette cérémonie se passait chaque année dans la chapelle épiscopale de Saint-Vincent, attenante à la cathédrale, et consacrée, en 1458, par l'évêque Étienne.

J. LE MAISTRE D'ANSTAING.

Les vitraux qui garnissent l'abside septentrionale contiennent l'histoire du rétablissement de l'évêché. Ces vitraux sont d'autant plus intéressants pour l'église de Tournai, qu'ils lui rappellent en détail l'événement le plus important qui se soit passé depuis son origine.

C'est, en effet, à dater du rétablissement de son évêché que cette église a pris en quelque sorte une forme nouvelle. Dès ce moment elle est entrée dans une ère de splendeur qui alla toujours croissant pendant plusieurs siècles. Un chroniqueur contemporain, l'abbé Hériman, nous en a conservé la mémoire et décrit les principales circonstances.

Les deux évêchés de Tournai et Noyon avaient été réunis par autorisation du S. Siège et soumis, quoique séparés, au même évêque. Voici ce qui donna lieu à cette réunion. Saint Eleuthère, se voyant incapable, dans ses dernières années, d'exercer ses fonctions pastorales, avait appelé à son secours un vertueux évêque du voisinage et se l'était en quelque sorte adjoint comme coadjuteur. C'était saint Médard, évêque de Noyon, son ancien ami. Ce prélat, répondant à la confiance du saint vieillard, avait donné ses soins au diocèse de Tournai avec le plus sublime dévouement, visitant tous les endroits de ce vaste diocèse où il se trouvait encore des idolâtres.

A la mort de saint Eleuthère, le clergé et le peuple de Tournai, témoins des travaux apostoliques du saint évêque de Noyon, le demandèrent pour évêque. Ils furent en cela secondés par le roi Clotaire, fils de Clovis-le-Grand. Saint Remi, qui était leur métropolitain, entra dans leurs vues, dont le motif lui paraissait très-pur. Voyant d'ailleurs qu'il en résulterait beaucoup de bien pour la propagation de l'Évangile et que le pape y donnait son approbation, il engagea saint Médard à gouverner ces deux diocèses, qui eurent un même évêque pendant six siècles.

Cette réunion des deux évêchés fut particulièrement désastreuse pour celui de Tournai. Les évêques, demeurant fixés à Noyon, donnèrent leurs soins à ce diocèse et négligèrent souvent celui de Tournai. Aussi les Tournaisiens ne furent-ils pas longtemps à reconnaître la faute qu'ils avaient commise en se privant volontairement de la présence de leur premier pasteur. C'est ce qui fit qu'ils ne supportèrent qu'avec peine cette réunion et qu'ils tentèrent à diverses époques de s'affranchir de cette espèce de servitude. Mais ceux de Noyon, trouvant qu'elle leur était avantageuse, s'opposèrent constamment à la séparation, quelquefois même par des moyens peu loyaux. C'est du moins le jugement qu'en porte l'abbé Hériman. Ce ne fut cependant qu'après plus de cinq siècles que ceux de Tournai commencèrent à poursuivre la séparation de leur évêché d'avec celui de Noyon.

Ce fut sous l'épiscopat de Radbod II que les premières négociations connues furent faites à Rome, pour le rétablissement de l'évêché de Tournai. Le pape Urbain II, qui occupait alors le Saint Siège, s'appliquait à rétablir les églises épiscopales et à leur procurer de dignes évêques. Il venait d'accorder à ceux d'Arras la séparation de leur église de celle de Cambrai. Depuis saint Vedulphe ces deux églises étaient restées unies comme celles de Noyon et de Tournai l'étaient depuis saint Médard. Urbain II était Français de nation. Ayant été chanoine de Reims, il connaissait particulièrement l'état de cette province ecclésiastique. Le diocèse de Tournai avait surtout attiré son attention. Il résolut de le séparer de celui de Noyon et de lui donner un évêque particulier. Il avait, à cette fin, mandé au clergé de Tournai de lui envoyer des députés, pour traiter du rétablissement de leur évêché.

Le chapitre s'était empressé d'obtempérer à cet ordre, en choisissant deux de ses membres, Etbert et Gedulphe, renommés pour leur prudence, et les avait chargés de cette importante mission près du Saint Siège. Ils s'étaient mis aussitôt en route pour Rome; mais en arrivant ils apprirent la mort du pape Urbain, leur protecteur, et ils revinrent sans avoir rien obtenu. Ainsi échoua la première tentative de séparation.

Sous le pape Paschal II, des difficultés s'étant élevées entre l'abbaye de Saint-Martin et le chapitre (2), plusieurs membres du clergé de Tournai avaient fait le voyage de Rome à di-

verses reprises, pour traiter cette affaire. Pendant leur séjour dans cette ville, ils eurent plusieurs fois l'occasion d'entendre parler du projet de rétablissement de l'évêché de Tournai, comme pouvant facilement se réaliser. A leur retour, ils rapportèrent ce qu'ils avaient entendu, et chacun se disait : Que risquons-nous de le tenter encore? Sur ces entrefaites, l'évêque Balderic, ayant eu un différend avec ceux de Tournai, lança un interdit sur la ville sans aucune forme de procès. Le chapitre, révolté de cet acte arbitraire, s'assembla extraordinairement sur la demande du prévôt et du doyen (1), et l'on prit la résolution d'envoyer de nouveau deux députés à Rome, pour solliciter le rétablissement de l'évêché. Leur choix tomba sur le chanoine Galter (2), qui fut depuis abbé de Saint-Martin, et le chantre Movin. Ils partirent sans délai et firent grande diligence. Dans l'entre-temps, l'évêque Balderic étant venu à mourir, ceux de Noyon s'empressèrent de lui donner pour successeur l'archidiacre Lambert. Ils firent si bien près de Radulphe, archevêque de Reims, et près du roi de France, que son élection ayant été confirmée, ce dernier envoya à Rome les évêques d'Orléans et de Paris, pour s'opposer à la négociation; mais ils avaient été prévenus par Galter et Movin, qui revenaient porteurs de lettres du souverain pontife, ordonnant au clergé et au peuple de Tournai de se choisir un évêque et de le présenter à l'archevêque de Reims pour être sacré. Le pape mandait en même temps à ce prélat de sacrer le nouvel élu et de le protéger.

Cependant Lambert, voulant à tout prix maintenir son élection, se rendit à Courtrai, où, ayant réuni les abbés et les dignitaires du diocèse, il leur demanda de la ratifier par leur adhésion à l'élection faite par le clergé de Noyon. D. Segard, abbé de Saint-Martin, s'y opposa fortement, disant que cette affaire ne devait point seulement être traitée par une partie du clergé, mais de concert avec le chapitre de Notre-Dame et à Tournai, où était le siège épiscopal, et il se retira en protestant contre tout ce qui avait été fait.

A leur arrivée, les députés du chapitre remirent les lettres du pape aux dignitaires, qui convoquèrent une assemblée générale du clergé et du peuple. Ces lettres ayant été lues publiquement, on procéda à l'élection et l'on choisit pour évêque, à l'unanimité, Herbert, archidiacre de Thérouane. Une députation du clergé se rendit immédiatement dans cette ville, pour la lui notifier et le ramener à Tournai. L'évêque de Thérouane, à qui l'on exhiba les ordres du pape, applaudit à leur choix. Il restait à obtenir son sacre du métropolitain, mais ce prélat fut sourd à toutes les sollicitations. Ce fut en vain qu'on fit valoir la teneur des lettres pontificales; il répondit qu'il attendrait le retour des envoyés du roi qui étaient allés à Rome pour la solution de cette affaire.

Ces envoyés, longtemps attendus, arrivèrent enfin, munis d'une lettre du pape, renvoyant le tout à l'arbitrage de l'archevêque qui devait prononcer sur l'utilité et l'opportunité de la séparation.

Le roi étant venu à Reims, y convoqua les évêques de la province et les engagea à s'occuper sans délai à terminer ce différend. « Si vous trouvez, dit-il en s'adressant aux évêques, que, pour la plus grande gloire de Dieu et le salut des âmes, il convienne que l'église de Tournai ait son évêque particulier, j'y consens bien volontiers. Je n'ai aucun intérêt à ce qu'il en soit autrement. Je ne veux en aucune manière m'opposer à la volonté divine ni mettre obstacle au salut des âmes. » Cette déclaration franche et loyale ne surmonta pas la résistance de l'archevêque de Reims, qui favorisait en secret l'archidiacre Lambert. Il repoussa l'élu de Tournai et sacra celui de Noyon. L'abbé Hériman l'accusa de s'être laissé corrompre, en sacrifiant les intérêts de l'église de Tournai à sa cupidité.

Le prévôt Gonter ne se laissa point décourager par ce contre-temps. Il repartit aussitôt pour Rome avec les deux députés du chapitre Galter et Movin, pour aller présenter Herbert à la consécration du pape. Dom Segard (3), abbé de Saint-Martin, comprenant l'importance de la séparation des deux évêchés, se joignit aux chanoines pour aller solliciter du souverain pontife, au nom du clergé régulier, qui avait aussi pris part à cette élection.

L'évêque Lambert les avait suivis à Rome, où il parvint, à force de sollicitations, à faire échouer les négociations des députés de Tournai. L'archidiacre Herbert, voyant qu'il ne pouvait obtenir la consécration qu'on était venu demander pour lui, retourna dans son diocèse. Les députés de Tournai demeurèrent encore quelque temps à Rome; mais le pape ayant reçu des lettres de France qui lui faisaient craindre qu'un schisme ne s'élevât dans l'église de Noyon, si la séparation avait lieu, les engagea à recevoir Lambert pour évêque, en ajournant l'exécution de leur projet à des temps plus favorables. C'est ainsi que se termina cette seconde tentative.

L'évêque Lambert ne jouit pas longtemps de la dignité éminente qu'il avait brigüée avec tant d'ardeur. Il mourut après avoir occupé les deux sièges réunis pendant environ sept ans. Le clergé de Noyon s'empressa de lui donner pour successeur un jeune prince de la famille royale, nommé Simon; voulant par ce choix se procurer des protecteurs contre les efforts que pourrait tenter le clergé de Tournai pour le rétablissement de son évêché. Le nouvel élu étant fils du comte de Vermandois, neveu du roi de France et beau-frère du comte de Flandre, était assuré de trouver toujours un puissant appui contre le chapitre de Tournai, qui, de fait, voyant qu'il tenterait inutilement de former opposition, consentit à l'élection. Un obstacle toutefois s'opposait à l'ordination de Simon. Il n'avait pas l'âge prescrit par les

(1) Nous donnons ici textuellement le serment des prévôts de la ville à l'évêque de Tournai. Cette pièce intéressante est trop liée à notre sujet, pour que nous l'omettions. Elle est tirée des Archives du chapitre :

« C'est le serment que les prevos eslius par le gouvernement de la vile et communauté de Tournay, doivent faire cun an en la chapelle Saint-Vincent à mon seigneur levesque, au doyen et capitle de Tournay, tout avant che que cheus prevos et autres eslius puissent ou doivent faire ou exercer fait de loy de ville ou justice. Si come par arrest de parlement donné le xxvj^e jour de novembre, l'an de grasse M.C.C.LXXII, puet plus plainement apparoir.

« Premiers nous telz et tels esleus au gouvernement de le cité ville et communauté de Tournay, jurons as sains Évangiles de Dieu pour nous et pour le ditte communauté, que nous garderons seurté, fidélité ou loyauté à mon seigneur levesque de Tournay qui ore est, et à ses successeurs évesques de Tournay qui par le temps seront.

Item jurons que le immunité de le grant église et de toutes les églises de Tournay nous garderons et jamais ne les enfreinderons en aucune manière et ne prendrons ne ferons prendre quelcunne personne que ce soit en église ou en cimetière, ou en saint liu, et ne extrairons ne ferons extraire par force aucune personne queleque elle soit des dessus des églises, cymitière ou saint lius, et de ores en avant en aucuns des lius dessus dits ne jugerons aucune personne à mort ne à peine de sang.

« Item se il avenoit que nous le communauté ou cheux de la loy enfreinonns le immunité del église en prentend en église ou en saint liu aucune personne ou de icheus le extrahissons par force, nous et le ditte commune de le cité et ville de Tournay enchiens envers les dessus dis, mon seigneur levesque, doyen et capitle en paine de mils mares d'argent et en toutes autres paines de droit. »

(Manuscrit du chapitre.)

(2) Ces difficultés avaient pour objet la perception de certaines dîmes et les droits de sépulture. Cette affaire, longtemps débattue, fut enfin terminée par l'intervention de Lambert, évêque d'Arras, délégué par le pape dans cette cause. Dès ce moment il y eut accord parfait entre le chapitre et les religieux de Saint-Martin, ainsi que l'atteste la chronique de ce monastère.

« Inità itaque concordia, clerici B. Mariæ qui dudum nos radicibus evertere conabantur, tantâ sunt nobis juncti amici, ut ipse pafatus Gonterus præpositus, vir strenuissimus, nostris necessitatibus subveniret. . . . tanta ergo deinceps dilectio et amicitia inter nos et illos fuit, ut præ cæteris vicinis ecclesiis ad invicem, amoris vinculo jungeremur. Ut patuit in negotio, quod post actam concordiam, de procurando proprio episcopo nostri cum clericis egerunt. »

(Chron. S. Martini.)

(1) Le prévôt est désigné dans les anciens actes sous le nom de *Gonterus* ou *Guntherus*, et le doyen sous celui de *Goterus* ou *Cotherus*.

(2) Le chanoine Galter, Gualter, Walter renonça à son canonicat à l'âge de 45 ans, pour entrer à l'abbaye de Saint-Amand. Lors qu'en 1136 l'abbé donna sa démission, les religieux de Saint-Martin choisirent Gualter pour le remplacer. Il gouverna son monastère avec piété et sagesse, rétablit l'ordre dans les affaires qui avaient été négligées sous l'abbé Hériman, et fit resplendir dans la communauté la ferveur primitive des enfants de Saint-Benoit. A sa mort, arrivée l'an 1159, de grands honneurs lui furent rendus. Les évêques de Tournai et de Laon, le chapitre de Notre-Dame et le clergé de la ville assistèrent à ses funérailles. Le chapitre ne voulut pas seulement en cette circonstance honorer la mémoire de l'un de ses anciens membres, mais aussi donner à la communauté de Saint-Martin un témoignage public d'estime et de gratitude pour les services que ses abbés avaient rendus au diocèse dans l'affaire du rétablissement de l'évêché.

ENOMIUM ABBATIS GUALBERTI.

» Sublimatur post Walterus,
» Cleri decus, noster herus,
» Discens que sit vitæ norma
» Vel quid signet crucis forma. »

(3) L'abbé Segard, Senegard, Siger, était prieur de l'abbaye de Saint-Martin depuis plusieurs années, quand il succéda, en 1106, à l'abbé Odon, nommé évêque de Cambrai. L'abbé Segard gouverna son monastère avec sagesse pendant 21 ans et y maintint la régularité; c'était un prélat doux et débonnaire envers ses ennemis et miséricordieux envers les pauvres. Il eut plusieurs fois l'occasion d'en donner des preuves.

ENOMIUM SEGARDI ABBATIS.

» Hinc secundus est Segardus,
» Dans odorem sicut nardus,
» Quem non sternit hostis funda
» Neque cepit mors secunda. »

(Chron. S. Martini.)

canons pour l'épiscopat. Quoique le clergé de Tournai eût donné son consentement à cette élection, le prévôt Gonter protesta contre ce qui avait été fait. Il partit de nouveau pour Rome, afin de tenter un dernier effort près du souverain pontife, en faveur de la cause qu'il poursuivait avec une persistance digne d'un meilleur succès. Il mourut en route, dans une petite ville de Ligurie. Simon, ayant obtenu dispense du pape, fut ordonné par Raoul archevêque de Reims, et prit le gouvernement des deux églises.

Ce prélat occupait paisiblement les deux sièges depuis vingt-quatre ans, quand diverses circonstances vinrent faire renaitre les espérances des Tournaisiens. La principale fut l'intérêt que prit saint Bernard au malheureux état de leur diocèse, où la religion et la discipline dépravaient visiblement par suite de l'éloignement de leur premier pasteur. Il en connaissait particulièrement les besoins, car il l'avait parcouru en grande partie, lorsqu'en 1138 il était venu évangéliser les peuples de la Flandre. Il savait d'ailleurs par ses disciples, dont plusieurs lui étaient venus du pays de Tournai, combien il était difficile d'administrer convenablement les deux diocèses réunis. Le diocèse de Tournai, séparé de Noyon par ceux de Cambrai et d'Arras, comprenait à lui seul une population de neuf cent mille hommes, disséminée sur une vaste étendue de pays, se prolongeant depuis la Scarpe jusqu'à la mer.

Les évêques de Noyon ne visitaient que rarement cette partie de leur troupeau : en sorte, dit Hériman, que la plupart des fidèles mouraient sans avoir reçu le sacrement de confirmation. Le saint abbé, voyant l'état d'abandon où était le peuple de ce diocèse, crut qu'il ferait une œuvre agréable à Dieu et utile à la religion, en joignant ses efforts à ceux du clergé de Tournai, pour obtenir la séparation des deux évêchés sollicitée vainement depuis si longtemps. Il résolut donc d'employer tout ce qu'il avait d'influence et de crédit près des premiers pasteurs de l'Église et des princes séculiers pour y parvenir. Il se rendit à cette fin en secret à Noyon. Sa haute réputation de sainteté et de savoir l'avait devancé (1). L'évêque Simon le reçut avec la plus grande bienveillance. Après avoir fait à ce prélat l'exposé de la situation du diocèse de Tournai, le saint abbé lui représenta avec autant de respect que de douceur tout ce que l'administration de ce vaste diocèse faisait peser de responsabilité sur lui et l'exhorta à y renoncer spontanément, pour laisser au clergé la liberté de se choisir un évêque. Simon fut si touché des exhortations paternelles du saint, qu'il consentit à faire cette renonciation, moyennant une pension viagère sur la mense épiscopale. Le clergé de Noyon ne s'associa point à la généreuse résolution de son premier pasteur ; il la dépeignit au contraire au comte de Vermandois, frère de l'évêque, comme un acte de faiblesse où il avait honteusement trafiqué de son évêché. C'en fut assez pour soulever toute sa famille contre lui. C'est ainsi que les charitables démarches de saint Bernard, qui semblaient devoir être couronnées de succès, furent paralysées par la mauvaise foi et la cupidité.

Un événement imprévu fournit bientôt à ceux de Tournai l'occasion de recommencer leurs négociations à Rome, à l'effet d'obtenir du pape Innocent II l'exécution de la bulle de Paschal II, qui n'avait été suspendue que dans la crainte d'un schisme. Le prévôt Gonter était mort et avait été remplacé par le chanoine Théodoric, qui avait pris cette affaire autant à cœur que son prédécesseur. L'évêque de Noyon avait été suspendu de ses fonctions par le pape, pour avoir autorisé, contrairement aux canons, le divorce du comte de Vermandois et procédé à un nouveau mariage. Ce moment parut favorable au chapitre et au clergé de Tournai, pour solliciter de nouveau la séparation des deux évêchés. Ils députèrent à cet effet l'abbé Hériman (2) vers le pape. Il en fut reçu avec bienveillance, et, sur l'exposé qu'il lui fit de l'état du diocèse de Tournai et de tout ce qui avait été réglé sous Paschal II concernant ce diocèse, Innocent II le renvoya muni de lettres adressées au chapitre, aux abbés, au clergé et au peuple, leur ordonnant d'élire un évêque, de le présenter à leur métropolitain, pour être sacré, et, s'il le refusait, de l'envoyer à Rome. En conséquence de ces lettres, communiquées au chapitre par l'abbé Hériman, une assemblée générale fut convoquée. Tous ceux qui étaient appelés à concourir à cette élection s'empressèrent de s'y rendre et, à l'unanimité, on y élut Absalon (3), abbé de Saint-Amand. Une députation fut chargée de faire connaître au métropolitain le résultat de l'élection, en le priant de vouloir sacrer le nouvel élu. L'archevêque de Reims, craignant le ressentiment du comte de Vermandois, n'osa obtempérer à leur demande. Ils furent donc obligés de renvoyer à Rome l'abbé Hériman avec de nouveaux députés ; mais Absalon ne voulut point y aller dans la crainte d'éprouver un refus semblable à celui qu'avait essuyé l'archidiacre Herbert, sous Paschal II.

Ces députés, recommandés par saint Bernard, furent bien reçus par le pape, qui, s'étant fait remettre toutes les pièces qui concernaient l'élection, leur en témoigna son contentement et promit de leur donner bientôt une réponse décisive.

Entre-temps, l'évêque Simon était arrivé à Rome, demandant à se justifier et à défendre ses intérêts devant le pape. Admis à faire valoir ses réclamations, Simon se plaignit de l'élection qu'avait faite le clergé de Tournai, au préjudice du serment qu'il lui avait prêté comme à son évêque légitime ; mais le pape répondit qu'il les avait relevés de ce serment et qu'ils n'avaient rien fait que par son ordre. Les députés du clergé, qui se trouvaient à cette audience, protestèrent, de leur côté, qu'ils n'étaient point venus à Rome pour se plaindre de l'évêque de Noyon, mais uniquement pour solliciter la confirmation d'une élection autorisée

(1) La réputation de sainteté et de savoir dont jouissait saint Bernard, lui avait acquis une autorité absolue sur les grands et les puissants de la terre et sur les peuples. Cette puissante influence qu'il exerçait sur son siècle, il l'employait quand le bien de l'Église le réclamait. Alors il sortait de sa solitude et volait où les besoins de la religion l'appelaient. Le diocèse de Tournai ne pouvait manquer d'attirer son attention ; c'est ce qui le détermina à quitter sa retraite pour aller trouver l'évêque de Noyon.

(2) L'abbé Hériman succéda à D. Segard en 1127. Il ne se distingua pas dans le gouvernement de son monastère. Il paraît même que, voyant le relâchement s'y introduire insensiblement, il prit le parti de renoncer à sa dignité, en sollicitant sa démission de l'évêque Simon : ce qui lui fut accordé. Rentré dans la condition de simple religieux, il s'adonna à l'étude et à la prédication. Il devint l'un des plus célèbres prédicateurs de son temps. Certains auteurs n'attribuent sa retraite qu'à sa mauvaise santé, qui cependant s'améliora au point qu'il put entreprendre le voyage de Rome quelques années plus tard à la demande du chapitre de Notre-Dame. Sa réputation de savoir et d'éloquence fit jeter les yeux sur lui, pour aller plaider la cause du clergé de Tournai près du Saint-Siège pour le rétablissement de l'évêché. Il se chargea avec empressement de cette mission et la remplit au gré du chapitre et de tout le clergé. Il plaida si bien cette cause qu'il obtint d'Innocent II la séparation des deux évêchés ; mais cette mesure salutaire, résolue en principe, fut encore ajournée à un temps plus favorable. L'exécution en était réservée à l'apôtre du douzième siècle, à saint Bernard.

Pendant son séjour à Rome, Hériman, pour occuper ses loisirs, écrivit l'histoire de la restauration de son abbaye. On y trouve aussi la relation du rétablissement de l'évêché de Tournai. On ignore ce qu'il fit jusqu'en 1147. Il prit la croix en cette année, passa dans la Terre-Sainte et n'en revint plus. On ne connaît ni le lieu, ni le temps de sa mort.

ESOMUM.

- » Soles pauci Herimani,
- » Sed externi ejus anni
- » Cujus gressus erant pulchri,
- » In viâ sancti sepulchri. »

(Chron. S. Martini.)

(3) L'abbé Absalon avait été élevé à l'abbaye de Saint-Amand et était entré jeune encore chez les religieux de Saint-Nicolas des Vosges. Il y édifiait la communauté par sa piété et sa régularité quand les pères du concile de Beauvais l'élirent en 1123, abbé de Saint-Amand. Il y maintint les observances monastiques et y fit en même temps fleurir les sciences. Son mérite le fit choisir en 1142 évêque de Tournai ; mais il ne put obtenir la consécration épiscopale. Il mourut le 19 septembre 1145, après avoir constamment édifié sa communauté par une vie sainte et utile à ses frères.

par le souverain pontife et reconnue nécessaire, pour satisfaire aux besoins toujours croissants d'un vaste diocèse, où la présence d'un premier pasteur se faisait impérieusement sentir. Le triste tableau qu'ils en firent émut le pape Innocent, qui confirma publiquement l'élection de Tournai. Il la recommanda même en leur présence aux cardinaux. Ils n'attendaient plus que les lettres de confirmation, qui leur avaient été promises ; ils les attendirent en vain. Après les avoir retenus pendant quinze jours, le pape les fit appeler et leur déclara qu'il n'avait point changé de volonté ; mais que le moment n'étant point propice pour opérer ce changement, l'exécution en serait ajournée jusqu'à ce qu'il pût assembler un concile, pour achever ce qui avait été commencé. Il fit en même temps venir l'évêque Simon, auquel il remit des lettres conçues dans ce sens, en lui recommandant, sous peine de suspension, de ne point molester le clergé de Tournai, pour cette élection à laquelle il n'avait procédé que par son ordre. On ignore quelle fut la vraie cause de ce changement subit. L'abbé Hériman l'attribue à l'or de l'évêque de Noyon, qui avait distribué cinq cents marcs d'argent parmi les agents de la chancellerie romaine, pour les engager à s'employer près du pape, afin d'obtenir qu'il lui rendit ses bonnes grâces. Quoique cette assertion d'un témoin oculaire ne manque pas de vraisemblance, quant aux moyens de séduction mis en œuvre pour tromper la religion du pontife, on ne peut supposer raisonnablement qu'Innocent II, dont toute la vie fut intègre et irréprochable et qui avait une grande expérience des affaires, se soit laissé gagner si facilement par son entourage. Il y eut, sans doute, une autre cause qui le déterminait aussi à différer la séparation des deux évêchés. Cette cause fut probablement la même qui avait retenu Paschal II, les circonstances difficiles où se trouvait le royaume de France et la crainte d'un schisme. C'est ce qu'on peut inférer du passage d'une lettre de saint Bernard, adressée à ce pape, où il lui dit : « J'ai peut-être abusé de votre indulgence, je vous ai » fatigué par la multitude de mes lettres, je m'en corrigerai. . . . Déjà, ce n'est plus à Votre » Sainteté que je me suis adressé pour parler des périls qui menacent l'Église et du schisme » que nous craignons en France : j'en ai écrit à des évêques qui sont auprès d'elle et qui » pourront l'en instruire. » Quoi qu'il en soit, l'évêque Simon continua à régir les deux évêchés comme auparavant.

Ces efforts incessants du clergé de Tournai, ces démarches multipliées, ces voyages longs et pénibles, qui n'avaient eu pour résultat que de tristes déceptions, étaient bien propres à le déconcerter ; mais il ne perdit pas courage ; il attendit avec patience le moment où il plairait à la Providence de faire triompher la justice de sa cause. Il arriva enfin.

L'avènement d'Eugène III au trône pontifical et sa réputation d'intégrité réveillèrent l'espoir des Tournaisiens. Ils avaient conservé à Rome des amis et des protecteurs, qu'ils employèrent auprès du nouveau pontife, pour connaître quelles étaient ses dispositions à leur égard. Il leur fut répondu que le pape ne prendrait parti dans cette affaire que d'après les renseignements et avis du saint abbé de Clairvaux.

Avant de rien entreprendre, le chapitre crut convenable de commencer cette fois par s'adresser à l'évêque de Noyon (1), pour lui demander son assentiment, en s'appuyant sur les lettres d'Innocent II. A la tête de la députation (2) qui lui fut envoyée, se trouvait le chanoine Lethbert, dit le Blond, qui fut depuis successivement chancelier, chantre et doyen du chapitre (3) ; on ignore quelle fut l'issue de cette démarche. La même députation se rendit à Clairvaux pour solliciter l'appui de saint Bernard et des lettres de recommandation pour le pape Eugène. Le saint abbé les accueillit avec bonté, et, entrant dans leurs vues, il leur donna les lettres qu'ils désiraient.

Les députés (4) du clergé, encouragés par la médiation de saint Bernard, qui prenait fortement à cœur les intérêts de leur église, partirent aussitôt pour Rome. A leur arrivée, ils furent reçus par le pape, auquel ils remirent les lettres de saint Bernard (5). L'exposé qu'ils lui firent des raisons qui militaient en faveur de la séparation lui parurent si décisives, qu'il la leur accorda sur-le-champ.

Le pape voulait encore les renvoyer à Tournai, pour procéder à une nouvelle élection ; mais Lethbert, craignant qu'une troisième élection ne fût pas plus fructueuse que les deux autres, s'en défendit respectueusement, en priant le Saint-Père de vouloir lui-même faire choix de leur évêque et de le sacrer ; qu'ils retourneraient ensuite avec lui à Tournai, où il serait reçu avec les plus grands honneurs.

Cédant aux instantes sollicitations de Lethbert, le pape, après avoir pris l'avis de ses cardinaux, se résolut à donner au diocèse de Tournai un évêque de son choix. Un religieux, nommé Anselme, abbé de Saint-Vincent de Laon, se trouvait en ce moment à Rome, pour régler quelques affaires de son monastère. Comme il était très-avantageusement connu à la cour romaine, le souverain pontife crut trouver en lui les qualités propres pour cette importante mission. Ce fut donc sur Anselme qu'il fixa son choix. Les députés de Tournai s'empressèrent d'y adhérer au nom du chapitre et du clergé dont ils avaient reçu pleins pouvoirs.

(1) En présence de l'insuccès de saint Bernard, on pourrait s'étonner de voir les Tournaisiens s'adresser à l'évêque de Noyon, pour obtenir son assentiment, quand précédemment ils n'avaient fait aucune démarche à cette fin ; mais il faut se rappeler que la séparation avait été décidée en principe par Innocent II et notifiée d'une manière régulière à l'évêque Simon. L'exécution en avait seulement été suspendue et ajournée à un temps plus favorable.

(2) On remarque dans cette députation des représentants du chapitre, du clergé régulier et de la magistrature.

(3) Le chanoine Lethbert appartenait à une famille patricienne. Il était riche et généreux. Il entreprit à ses frais tous les voyages qu'il fallut faire pour solliciter le rétablissement de l'évêché, et fournit libéralement à toutes les dépenses de ses compagnons de voyage. Il fit en outre plusieurs fondations pieuses.

En récompense des services qu'il rendit à l'église de Tournai, on le gratifia de plusieurs distinctions honorifiques ; entre autres, le pape lui accorda le privilège de faire usage de la mitre en certaines occasions. A sa mort, arrivée vers l'an 1171, de grands honneurs lui furent rendus. Le chapitre ordonna qu'il serait enterré dans le chœur comme les évêques, et que son anniversaire s'y célébrerait, chaque année, avec autant de solennité que celui des chefs du diocèse.

La pierre sépulcrale était placée dans le chœur vis-à-vis de la stalle du doyen. Il y était représenté couché sur la pierre, les mains jointes et la mitre en tête. Lorsqu'en 1566, les sectaires saccagèrent la cathédrale, on y lisait encore ce reste d'épithaphe :

...bert... Decanus Tornacensis, qui curavit proprium episcopum restitui anno MCLXVI.

(4) Il ne restait plus des anciens chanoines et religieux qui avaient précédemment fait le voyage de Rome que les abbés Gualter et Hériman. On voit dans les quatre premiers tableaux, à côté du chanoine Lethbert, un personnage en costume de religieux ; ne serait-ce pas l'un des deux abbés faisant partie de la députation ? Cette supposition ne nous paraît point invraisemblable. Les religieux de Saint-Martin poursuivaient le rétablissement de l'évêché de Tournai avec autant d'ardeur que le chapitre. Ils avaient jusque-là agi de commun accord pour l'obtenir ; D. Segard et D. Hériman avaient fait le voyage de Rome, pour déposer leurs vœux aux pieds du Saint-Père, en même temps que ceux du chapitre. Peut-on supposer qu'ils soient restés à l'écart dans un moment où l'on faisait espérer un plein succès ? L'abbé Gualter est le même que le chanoine Galter qui fit le voyage de Rome sous Paschal II ; il n'était pas hors d'âge pour l'entreprendre encore : on voit, en comparant les diverses époques de sa vie, qu'il était alors âgé de cinquante-sept ans.

L'abbé Hériman aurait pu aussi se joindre à cette députation, puisque l'année suivante, il fit le pèlerinage de la Terre-Sainte.

(5) Les lettres que saint Bernard écrivit à ce sujet au pape Eugène III ne sont pas parvenues jusqu'à nous. Le savant D. Mabillon nous apprend qu'il les a recherchées vainement, pour les mettre dans l'édition qu'il a donnée de ses œuvres.

Anselme s'en défendit en alléguant son âge, sa mauvaise santé et son incapacité; mais le pape persista et lui ordonna, de la part de Dieu et des saints apôtres Pierre et Paul, d'acquiescer à son élection par obéissance. Il se soumit et fut sacré solennellement évêque de Tournai, par Eugène même, le 10 mars 1146, qui était, cette année, le dimanche *Letare Jerusalem*. Peu de jours après, il lui remit ses bulles d'institution, des lettres pontificales adressées au clergé, au peuple et aux chanoines. Ces lettres, datées du 13 mars, ordonnent au chapitre, au clergé et à tous les fidèles du diocèse, de reconnaître *Anselme* pour leur évêque, et relèvent du serment de fidélité ou d'obéissance envers l'évêque *Simon*, tous ceux qui le lui avaient prêté en sa qualité d'évêque de Tournai, et le pressa de partir pour son diocèse. Il fit en même temps expédier plusieurs autres lettres en sa faveur :

Au roi de France et au comte de Flandre, pour les engager à reconnaître et à protéger le nouvel évêque de Tournai ;

A l'évêque de Noyon, pour l'exhorter à faire de bonne grâce ce sacrifice au bien de la religion ;

A l'archevêque de Reims et aux évêques de la province, pour leur notifier le rétablissement de l'évêché de Tournai et la promotion d'*Anselme*, et pour les engager à le recevoir comme leur frère, à l'aider de leurs conseils et à lui prêter aide et protection, si l'on tentait de l'inquiéter ;

Aux évêques d'Arras et de Thérouane ;

A saint Bernard, pour réclamer ses bons offices auprès du roi de France et du comte de Flandre.

Tout ce qui pouvait être un obstacle à la prise de possession du siège épiscopal, tout ce qui pouvait troubler la réception du nouvel évêque fut promptement levé par le crédit de saint Bernard (*) et par la diligence du chapitre, qui était au comble de ses vœux. L'évêque *Simon*, de son côté, ne fit aucune opposition. C'était, dit Hériman, un prélat doux et débonnaire, dont le cœur généreux était fermé aux faiblesses de la rancune. Il se soumit avec docilité à la décision du Saint-Siège et l'exécuta de bonne grâce. Il n'en fut pas de même des chanoines de Noyon. Ils se soumièrent à la vérité aux ordres du souverain pontife, mais à contre-cœur, réservant toujours à faire valoir, dans un temps plus opportun, les droits qu'ils prétendaient avoir à l'union des deux évêchés.

La nouvelle de l'arrivée de l'évêque *Anselme* fut reçue dans tout le diocèse avec enthousiasme. Son entrée dans la ville épiscopale fut magnifique. Toutes les classes de la société y concoururent. Plusieurs prélats y figurèrent, plusieurs princes y assistèrent. Si l'on croit les historiens de Tournai, le roi de France et le comte de Flandre l'honorèrent de leur présence.

Le pape Eugène ne perdit pas de vue ce qu'il avait si heureusement commencé.

Il soutint encore de son autorité le nouvel évêque dans les efforts qu'il faisait pour rétablir l'ordre dans son diocèse, et pour obliger les détenteurs des biens de son église à les remettre à leurs légitimes possesseurs. Se trouvant l'année suivante en France, Eugène adressa de Meaux au clergé et au peuple de Tournai de nouvelles lettres, où il les exhorte à s'unir à leur évêque pour atteindre ce but.

Ainsi se termina cette importante affaire qui avait occupé l'église de Tournai pendant cinquante ans et qui lui avait coûté des peines infinies. Plusieurs fois les Tournaisiens avaient vu leur cause sur le point de triompher, et chaque fois elle avait échoué au moment de l'exécution. La médiation pieuse et charitable de saint Bernard fit enfin ce qu'il était rare qu'elle ne fit point, quand il embrassait un peu vivement quelque affaire ; elle aplanit toutes les difficultés et assura à l'église de Tournai la paisible possession de son évêché, dont elle était privée depuis saint Médard. Dès lors ce siège, l'un des plus anciens de la Gaule Belgique, reprit toute son importance.

Anselme n'occupa le siège de Tournai que trois ans. Il mourut le 24 août 1149 et fut remplacé par Gérard, abbé de Villers. Son élection se fit par le clergé et le peuple de Tournai, sans qu'on y mit aucune opposition. Le clergé de Noyon n'avait pas toutefois renoncé à l'espoir de ressaisir l'évêché de Tournai. Mais il vit bien qu'il le tenterait inutilement sous Eugène III. Il se tint donc en repos. L'élection de Gérard fut confirmée par le pape Eugène et, peu d'années après, le pape Adrien IV lui adressa aussi une bulle par laquelle il prenait sous la protection du Saint-Siège l'église de Tournai et ses évêques, et confirmait en même temps toutes les concessions faites en leur faveur par son prédécesseur.

A la mort de Gérard, le clergé de Noyon, comptant sur les protections qu'il s'était ménagées dans le sacré collège, fit opposition à l'élection d'un nouvel évêque, en faisant appel au Saint-Siège de la séparation des deux évêchés, opérée par Eugène III, sous prétexte que leur église n'avait point été citée dans cette cause, comme elle aurait dû l'être.

Ceux de Tournai ne tinrent aucun compte de cet appel et procédèrent sans délai à l'élection. Ce procédé leste et peu respectueux au Saint-Siège indisposa contre eux le pape Alexandre III ; néanmoins, connaissant la justice de leur cause, il se contenta de les réprimander sévèrement et mit l'appel au néant. Il confirma de plus, à la sollicitation du roi de France, l'élection de Walter, quoique faite d'une manière irrégulière et peu canonique. Ce fut la dernière difficulté qu'on suscita aux Tournaisiens, ceux de Noyon ayant pris le sage parti d'abandonner des prétentions que rien ne pouvait justifier.

Cet exposé historique nous a paru nécessaire pour faire mieux comprendre l'ensemble des tableaux retraçant le rétablissement de l'évêché de Tournai, et l'importance de cet événement, dont les circonstances principales se trouvent reproduites dans les sept verrières de l'abside septentrionale de notre cathédrale. Elles sont représentées en dix tableaux distincts, dont chacun contient un sujet particulier. Les sept premiers représentent les démarches faites par les députés du clergé près de l'évêque de Noyon et l'abbé de Clairvaux, avant leur départ pour

(*) L'église de Tournai se reconnaissant particulièrement redevable à saint Bernard du rétablissement de son évêché, l'honore comme l'un de ses apôtres. Elle en fait l'office sous le rite double de seconde classe. Le vieux et naïf historien de Tournai, Cousin, termine le récit qu'il fait de cet événement par les réflexions suivantes :

« Et d'autant que Tournai est venu à bout de ceste affaire par la sollicitude et la recommandation de saint Bernard, qui a eu ce crédit vers le pape Eugène, de nous impêtrer un évesque à tousjours ; nous pouvons à bon droit tenir saint Bernard pour patron et protecteur de l'evesché de Tournay, cause pourquoy il est mis en peinture es verrières du côté du septentrion au circuit du chœur de l'église cathédrale, par dessus toute l'histoire peinte du rétablissement de l'evesché, en habit monachal et en frac blanc, à genouil devant Nostre-Dame : et nous avons estimé raisonnable d'insérer ici son image, afin que les Tournesiens le révèrent comme leur patron et protecteur et l'expérimentent tel en toutes autres affaires et nécessités tant privées que publiques. » Amen.

Rome et leur voyage ; l'audience du pape ; l'élection et le sacre d'*Anselme* et son arrivée à Tournai. Les trois derniers, l'entrée solennelle de l'évêque *Anselme* et son intronisation. Ils sont placés de manière à ce que les sept premiers occupent le bas des sept verrières en commençant du côté opposé à l'autel de saint André, et les trois autres le haut des trois verrières du milieu.

Nous croyons avoir suffisamment développé le sujet de ces dix tableaux ; il ne nous reste plus qu'à en donner une explication détaillée, en désignant au lecteur les personnages qui y figurent. Nous n'avons eu pour nous diriger dans ce travail que des notes manuscrites recueillies par d'anciens chanoines, sur la foi des traditions du chapitre.

PREMIÈRE FENÊTRE.

PREMIER TABLEAU.

LE CHANOINE LETBERT DEVANT L'ÉVÊQUE SIMON.

La première verrière, en commençant à la gauche du spectateur, lui montre l'évêque de Noyon donnant audience à la députation du clergé et du peuple de Tournai. Avant toute autre démarche, les Tournaisiens avaient cru devoir s'adresser à leur évêque pour le prier de consentir à la séparation des évêchés.

L'évêque est sur son trône, la mitre sur la tête et vêtu d'une chape d'or damassée. Le chanoine *Letbert* à genoux lui présente sa requête. Derrière le chanoine est un personnage debout, couvert d'un riche costume. C'est un des magistrats de Tournai, le grand prévôt peut-être, qui vient joindre ses sollicitations à celles du clergé. Une tunique bleue est serrée autour de son corps, par une ceinture à laquelle est attachée une large bourse de voyage, fermée par une boucle dans le milieu. Un élégant bonnet lui couvre la tête et un collier d'or est suspendu à son col. A ses pieds est un livre et un rôle de papier manuscrit. Du même côté sur le devant à la droite du chanoine, on voit un personnage en costume de religieux, qui est, selon toute apparence, l'abbé de Saint-Martin. Le même personnage reparait encore, avec le même costume, dans d'autres tableaux suivants.

Derrière le siège de l'évêque, deux chapelains en surplis sont debout, dont l'un portant une amusse grise sur l'épaule droite, tient la crosse. Dans le fond du tableau, on distingue plusieurs chevaux sellés et les valets qui ont conduit le chanoine *Letbert* et ses compagnons.

DEUXIÈME FENÊTRE.

DEUXIÈME TABLEAU.

ENTREVUE AVEC SAINT BERNARD.

Après avoir fait cette démarche près de l'évêque de Noyon, la députation se rend à Clairvaux, pour solliciter la médiation de saint Bernard auprès du pape Eugène III, pour en obtenir un évêque particulier.

Ici en effet paraît saint Bernard, sur un siège élevé, en costume de religieux, portant la crosse abbatiale, laquelle, par parenthèse, devrait être tournée vers le dedans, pour marquer la juridiction intérieure de l'abbé, à la différence de la crosse épiscopale tournée vers le dehors, pour signifier la juridiction extérieure de l'évêque. C'est une légère erreur, facile d'ailleurs à corriger. L'abbé de Clairvaux a la tête ornée d'un nimbe d'or, marque de sainteté. Il est entouré de quelques religieux et remet à *Letbert* des lettres pour le pape Eugène, autrefois son disciple. Le chanoine est à genoux, tenant à la main son bonnet; il est accompagné comme à la première verrière, d'un religieux et d'un représentant du magistrat. Leur costume est à remarquer, comme d'ailleurs tous les costumes de ces curieuses peintures, qui nous montrent les vêtements et les coutumes du XV^e siècle. Toutes vieilles qu'elles sont, ces modes d'autrefois ont plus d'élégance et d'originalité que celles de notre temps; la fraise et le pourpoint ont bien autrement de grâce que le triste habit noir, qui nous donne à tous je ne sais quel air de procureurs endimanchés.

Pour en revenir au costume des chanoines, nous le trouvons ici tel qu'il était au XV^e siècle. Il se compose d'une tunique rouge, recouverte d'une longue robe violette, garnie d'hermine et surmontée d'une amusse également violette, mais doublée en rouge. Cette amusse était quelquefois remplacée par un camail écarlate. En outre *Letbert* porte au côté droit une élégante aumonière, dont on distingue les franges pendantes. Dans le fond, les chevaux des voyageurs sont tenus par des palefreniers. On lit sur les harnais du premier cheval le mot DATE. Les bâtiments de l'abbaye terminent le tableau.

TROISIÈME FENÊTRE. *P. 10*

TROISIÈME TABLEAU.

VOYAGE A ROME.

Letbert, encouragé par la protection de saint Bernard, entreprend le voyage de Rome. Il est ici représenté à cheval dans son costume ordinaire. Le personnage qui l'accompagne, en manteau gris et avec un large chapeau, serait l'abbé de Clervaux lui-même, selon un ancien manuscrit; mais Hériman dit expressément qu'il n'alla pas à Rome, et qu'il se contenta de remettre à Letbert des lettres pour le pape Eugène III. D'autres veulent voir dans ce personnage l'abbé Anselme, le futur évêque, quoiqu'il ne soit dit nulle part qu'il ait fait le voyage avec le chanoine de Tournai. Pour nous, nous ne pouvons voir ici ni saint Bernard, ni l'abbé Anselme, et nous ne croyons pas que le peintre de ces verrières ait ainsi faussé la vérité historique, en reproduisant les faits autrement qu'ils ne se sont passés. Ce qui nous confirme dans cette opinion, ce sont ces vieux vers latins qui jadis expliquaient ces peintures, et qui mentionnent les lettres remises à Letbert par saint Bernard.

Charta tibi, Letberte, datur munita sigillo.

Le compagnon de Letbert, qui doit être l'abbé de Saint-Martin, est caché sous un manteau de voyage et un capuchon surmonté d'un large chapeau. Letbert chemine à cheval, à droite de son compagnon de voyage, qui monte une mule richement caparaçonnée. Sur les bords des harnais on distingue des lettres en relief T. M. + TIME.

Les voyageurs sont escortés par huit cavaliers. A leurs côtés sont deux jeunes hommes, en costume singulièrement brillant, portant de longs bâtons blancs. On distingue au contour du haut de la tunique du premier plusieurs lettres brodées, formant devise: ALTROS, etc. Ce sont probablement des coureurs, comme c'était la mode d'en avoir au XV^e siècle.

C'est ainsi qu'on voyageait en ce temps-là. Les voitures commodes que nous avons aujourd'hui étaient alors inconnues. Les princes et même les rois ne cheminaient que lentement et péniblement. Charlemagne mettait presque trois mois pour se rendre de Paris à Aix-la-Chapelle, tandis qu'aujourd'hui quelques heures nous suffisent pour parcourir cet espace. Raison de plus pour que nous notions en passant la manière de voyager de nos députés, afin de mieux apprécier leur dévouement et leur courage dans les nombreux voyages qu'ils ont entrepris.

QUATRIÈME FENÊTRE. *P. 11*

QUATRIÈME TABLEAU.

RÉCEPTION DE LETBERT PAR LE PAPE.

Cette scène est représentée avec dignité. Le souverain pontife est sur son trône, revêtu d'un manteau d'or avec ciselures, et portant sur la tête la tiare à triple couronne. Ce qui, soit dit en passant, est un anachronisme que le peintre s'est permis. Il en est de même du mot *Paternité* qu'il a inscrit sur la couverture de la requête de Letbert. On n'écrivait point alors en français.

Le pape est entouré de cardinaux et d'évêques revêtus de leurs insignes. Letbert lui remet les lettres de saint Bernard et, sans doute, lui explique les motifs qui militent en faveur de la séparation des deux évêchés. Derrière lui sont plusieurs prêtres à genoux, parmi lesquels on remarque le même religieux qui se trouve à côté de Letbert dans les trois tableaux précédents.

A côté du siège pontifical est un prêtre, en chape et à genoux, portant la croix papale. Cette croix est remarquable par sa forme, qui est fort ouvragée. On y voit, en outre, sur le haut, une espèce de niche, fermée par un verre rond, ce qui indique qu'elle renferme un objet sacré.

CINQUIÈME FENÊTRE. *P. 12*

CINQUIÈME TABLEAU.

PRÉSENTATION DE L'ABBÉ ANSELME AU PAPE.

Letbert, que nous venons de voir aux pieds du Saint Père, a obtenu le but de ses efforts, le rétablissement du siège de Tournai, et le pape l'a autorisé à faire procéder à l'élection d'un évêque. Mais l'habile chanoine, se souvenant des difficultés suscitées aux élus Héribert et Absalon, sut profiter des heureuses dispositions du souverain pontife, et le supplia de choisir lui-même un évêque. C'est ce qu'il fit, et son choix s'adressa à dom Anselme, abbé de Laon, prélat d'un rare mérite, qui était venu à Rome pour les affaires de son monastère.

C'est lui-même qui est ici présenté au pape par Letbert. Le chanoine est en robe violette et camail rouge, et l'abbé en costume de religieux. Le pape Eugène est assis sur un siège élevé, différent du trône que nous venons de voir. Il donne de la main droite sa bénédiction à Anselme, et de la gauche il tient la croix qui figure au tableau précédent. Il est entouré de plusieurs cardinaux, dont l'un porte un livre, et les autres des crosses surmontées de croix d'or. Les évêques ont la mitre sur la tête et sont reconnaissables au milieu des cardinaux.

SIXIÈME FENÊTRE. *P. 13*

SIXIÈME TABLEAU.

SACRE DE L'ÉVÊQUE ANSELME.

L'abbé Anselme, malgré sa répugnance et son humilité, dut obéir aux ordres du pape, qui l'avait nommé évêque, et qui voulait le sacrer lui-même. Nous assistons à cette cérémonie imposante. Le souverain pontife est sur son trône, couvert de riches vêtements, et portant, comme à la scène précédente, la croix papale. Il est assisté de plusieurs cardinaux et évêques en costume. Devant le siège pontifical est Anselme en chape d'or et damassée. Deux évêques lui placent la mitre sur la tête. A ses côtés un diacre se tient en position de présenter les saintes huiles lorsqu'il en sera temps. Elles sont renfermées dans un riche vase couvert de ciselures.

SEPTIÈME FENÊTRE. *P. 14*

SEPTIÈME TABLEAU.

RETOUR DE ROME.

Deux personnages sont à cheval. Ce sont Letbert et le nouvel évêque Anselme; le chanoine a la tête couverte d'un bonnet et le prélat porte un chapeau à larges bords et franges vertes; il est vêtu d'un ample manteau gris, et l'on peut remarquer qu'il ne monte point un cheval, mais une mule couverte de brillants harnais. Deux hommes d'armes à cheval les précèdent, et deux coureurs avec de longs bâtons les accompagnent, comme au premier voyage; l'un d'eux tient en laisse deux beaux levriers blancs qui s'élancent à la suite du cortège, etc.; un groupe de personnes les suit, parmi lesquelles se distingue une agréable figure couverte d'une sorte de beret rouge. Tout ce tableau forme un ensemble plein de grâce et de vérité. Il contient seize personnes.

TROISIÈME FENÊTRE.

HUITIÈME TABLEAU.

ENTRÉE DE L'ÉVÊQUE ANSELME A TOURNAI.

L'arrivée du nouvel évêque fut pour Tournai un jour de fête; depuis six cents ans cette antique cité était privée de son premier pasteur; aussi y fut-il reçu avec une pompe inusitée. Le chapitre alla à sa rencontre; la noblesse du pays s'empressa de lui faire cortège, et même des princes honorèrent cette fête de leur présence. Pour s'en faire une juste idée, il est nécessaire de se rappeler ce qu'était un évêque au moyen âge. Dans ces temps de croyance où le clergé gouvernait en partie la société civile, et la dominait par le droit que lui donnaient ses vertus et ses lumières, l'évêque possédait souvent la double influence du pouvoir et de la religion; placé au haut de la hiérarchie ecclésiastique, il en résumait la force et l'action; il avait le glaive et la parole, c'est-à-dire la puissance du prince et l'autorité du prêtre.

Aussi ne devons-nous pas nous étonner de la scène imposante que nous avons devant les yeux. L'évêque Anselme paraît revêtu de ses ornements pontificaux; il a à sa droite un prince qu'on reconnaît à la couronne d'or fleurdelisée qui ceint sa tête; c'est sans doute le roi de France, à qui la ville de Tournai appartenait. Il porte à la main un sceptre royal; un large manteau violet lui couvre les épaules, et un collier d'or est suspendu à son col. A sa gauche on aperçoit le comte de Flandre portant le collier de la Toison-d'Or. C'est encore un anachronisme, qui prouve toutefois que ces vitraux ne sont point antérieurs à la fin du quinzième siècle, époque de l'institution de l'ordre de la Toison-d'Or. Le clergé les précède; les prêtres sont en chapes de velours doré, et les diacres en dalmatiques; ils forment une longue procession que l'on voit s'avancer avec ordre, et entrer dans la ville dont apparaissent les tours et les maisons; les étendards flottent dans les airs, les magistrats viennent au-devant du prélat, le peuple l'entoure et le reçoit avec acclamation.

QUATRIÈME FENÊTRE.

NEUVIÈME TABLEAU.

SERMENT DU CHATELAIN ET DE L'AVOUÉ.

Au XII^e siècle, époque à laquelle nous reportent les verrières, le châtelain et l'avoué de Tournai devaient obéissance à l'évêque, comme à leur seigneur suzerain, ainsi qu'il est prouvé par plusieurs actes cités par l'historien Cousin. Le châtelain occupait le fief du château situé à l'île de Saint-Pancrace, vers l'endroit où est aujourd'hui l'abreuvoir. L'avoué tenait de l'évêque le droit de justice, et était son homme lige, *homo ligius episcopi*, comme le prouvent ces vieux vers latins qui expliquaient les sujets figurés :

Signifer ecclesie vexilli munere grato;
Et castellanus feudum capit a cathedra.

Or, dans cette verrière, ces deux vassaux de l'évêque lui prêtent serment, selon la loi féodale. Le prélat est sur son siège, la mitre sur la tête, et entouré de son clergé. Il est vêtu d'une chasuble antique, fermée sur les côtés, et telle qu'on la portait au XII^e siècle. La chasuble de saint Thomas de Canterbury, conservée précieusement parmi les ornements de la cathédrale, présente cette forme inusitée de nos jours. On comprend parfaitement la nécessité de la relever à la consécration, pour donner plus de liberté à l'officiant, et de là est venue cette coutume, qui est restée, alors que le vêtement a changé de forme.

Sur les marches du trône sont deux personnages à genoux, l'avoué et le châtelain, l'un en robe écarlate, l'autre en manteau brun, et tenant à la main l'étendard de la cité.

Le prélat est debout; la main gauche appuyée sur l'étendard du châtelain, il présente à l'avoué l'anneau du scel, attribut de sa dignité.

CINQUIÈME FENÊTRE.

DIXIÈME TABLEAU.

SERMENT DU MAGISTRAT.

On sait que l'évêque de Tournai possédait de grands biens et privilèges qu'il tenait de la libéralité des rois de France et notamment de Chilpéric. Ils sont rappelés dans les anciennes verrières de l'abside opposée ainsi qu'aux sculptures du grand portail. Le magistrat de la ville était tenu, chaque année avant d'entrer en charge, d'en jurer le maintien, ainsi que de prêter serment de fidélité à l'évêque. Cette prestation du serment fait suite aux donations du roi Chilpéric, et nous la retrouvons aussi dans les vitraux nouvellement placés. C'est donc le même sujet deux fois représenté, et sans grandes variantes. Il n'est pas sans intérêt de comparer les deux tableaux et de voir comment la même idée y a été rendue.

Dans celui que nous avons sous les yeux, le prélat est sur son trône, vêtu d'un manteau broché d'or et entouré de son clergé; il porte sur les genoux un livre fermé par des agrafes et recouvert d'ornements riches, artistement travaillés.

Devant lui se présentent les magistrats de la ville, debout et tête nue; leur chef, probablement le grand prévôt, est vêtu d'un ample manteau rouge doublé d'hermine; il tient son chapeau d'une main et lève l'autre pour prêter serment. Un prêtre, à genoux et en chape, porte le livre des Évangiles ouvert devant les magistrats, et un autre le cérémonial.

Cette scène est pleine de dignité, et ces deux groupes de personnages, d'un côté l'évêque et ses prêtres, de l'autre le grand prévôt et les magistrats, sont représentés avec noblesse et vérité. C'est, à peu de choses près, la même scène qu'aux vitraux opposés; seulement là elle se passe dans une chapelle et devant l'autel, tandis qu'ici elle semble avoir lieu dans le palais épiscopal.

DESCAMPS.

Nous voilà arrivés au terme de notre itinéraire descriptif, et tout à la fois au but de cette étude; nous avons essayé d'expliquer le sujet représenté dans nos verrières, sujet plein d'intérêt, s'il en fut, et presque national, puisqu'il touche à l'histoire du pays par le grand nom de Chilpéric; à l'histoire de notre ville, par le souvenir du courage et de la fidélité de ses habitants; enfin, à l'histoire de notre antique basilique, par la donation faite à son clergé dans la personne de l'évêque Chrasmer. Le même sujet est sculpté dans les bas-reliefs du grand portail, et l'on comprend que le chapitre se soit plu à perpétuer la mémoire d'un fait glorieux pour l'Église, qui était le fondement de sa puissance et comme son titre de noblesse.

Cet intérêt a disparu aujourd'hui avec le pouvoir qu'il était chargé de rappeler. Des verrières fragiles sont tout ce qui a survécu à une fortune de plusieurs siècles; le souvenir seul en est resté, et, soit dit en passant, ce n'est un mal pour personne, ni pour nous, ni pour le clergé. L'or expose souvent à de rudes épreuves, dont il n'est pas toujours facile de triompher. Enfin ces vitraux rappellent un temps et un ordre de choses qui ne peuvent revenir. Sous ce rapport, ils ont perdu le mérite de l'à-propos et de l'actualité. Ce n'est plus qu'une lettre morte dont le sens est incompris, un titre dont le bien a disparu; mais ce titre a gardé une autre valeur: il nous a conservé la peinture fidèle des usages d'autrefois, et en outre, il se recommande comme objet d'art. Si l'on recherche avec soin et avec curiosité les tableaux de l'ancienne école flamande, pourrait-on négliger ces peintures transparentes, qui révèlent un pinceau si délicat et si gracieux! Ne sont-elles pas une étude précieuse de l'art du XV^e siècle! Quels renseignements n'offrent-elles pas pour la connaissance des costumes et des mœurs de cette époque! A l'aide des scènes et des personnages variés qu'elles contiennent, on referait tout un monde oublié et inconnu, depuis le monarque couronné jusqu'à la jeune paysanne au modeste maintien, depuis le guerrier bardé de fer jusqu'à l'homme du peuple vêtu de la blouse; on retrouve les modes et les usages d'une époque éloignée, on apprend comment étaient faites les armes des chevaliers, comment les vêtements des pontifes et des prêtres, comment la robe des dames et le pourpoint des bourgeois; et non-seulement on voit leurs costumes, mais encore leurs usages, leur manière d'être dans les camps, dans les marchés, dans les cérémonies publiques; c'est tout un monde ancien qui se révèle à nos yeux avec sa physionomie distincte, avec ses modes oubliées, avec ses mœurs si différentes des nôtres. Leur connaissance offre un attrait piquant et instructif. On le voit donc, plus d'un genre d'intérêt s'attache à l'étude de nos curieuses peintures, et c'était faire chose utile que de conserver ce spécimen précieux de l'art du XV^e siècle. Aujourd'hui que les richesses du clergé ne sont plus qu'un souvenir, et qu'un ordre de choses nouveau et en harmonie avec les besoins et l'esprit de notre civilisation a succédé à l'immobilité du régime précédent, nous ne pouvons ne pas faire remarquer, en finissant, quelle force et quelle durée avaient les institutions de cette époque, puisqu'elles résistaient à l'action dévorante des hommes et du temps. Sans nous étendre à des considérations étrangères à notre sujet, qu'il nous soit seulement permis d'en citer une preuve, que nous lui empruntons: au VI^e siècle un chef franc, espèce de barbare, à demi civilisé par le christianisme, fait une donation importante à l'évêque de Tournai; le souvenir de sa libéralité est conservé dans l'église durant des siècles, et son nom est chaque année prononcé dans la vieille basilique, et les magistrats jurent aussi chaque année le maintien des privilèges qu'il a accordés, et cela durant treize siècles, jusqu'en 1794, tant les choses conservaient alors de force et de durée! Cette longue chaîne, qui se rompt sous le marteau destructeur de 93, remonte à l'antique roi de Soissons, à Chilpéric, roi des Francs, à sa femme, l'astucieuse Frédégonde, et par conséquent au berceau de la monarchie française; elle avait traversé les trois races de rois, elle avait résisté à l'invasion des barbares et à la fureur des guerres civiles jusqu'en 1794. Un obit s'est dit chaque année, dans notre église, pour le repos du bienfaiteur du VI^e siècle, comme s'il se fût agi d'une messe fondée pour un bourgeois de la cité.

Le vent des révolutions a soufflé sur ces vieilles institutions de nos pères, et les a englouties comme la tempête bouleverse les sables du rivage. Aujourd'hui que nous sommes agités par je ne sais quelle fièvre de changements et d'innovations, il n'est pas sans intérêt sans doute de recueillir précieusement ces vestiges épars de temps et de mœurs si dissemblables. Les verrières, que nous avons cherché à expliquer, se recommandent à ce titre. Curieuses pour l'art, elles ne sont pas moins intéressantes par la mémoire illustre qu'elles rappellent. Aujourd'hui que le nom du vieux roi mérovingien ne retentit plus sous les voûtes romanes de l'antique basilique, du moins son image s'y dresse encore, et son histoire y est noblement représentée pour l'instruction des fils de ceux qui lui sont restés fidèles dans la mauvaise fortune. C'est là sans doute un glorieux souvenir pour le peuple de Tournai, et qu'il importait de lui conserver, car les nobles actions des aïeux en suscitent de semblables dans le cœur de leurs descendants; la vertu enfante la vertu. Nous ne terminerons pas cette notice sur nos vitraux sans dire que leur restauration est due au talent de M. Capronnier, peintre sur verre à Bruxelles. En artiste consciencieux, il s'est surtout attaché à rétablir l'ancien dessin, en s'aidant, pour les parties qui avaient disparu de celles qui existaient encore, se faisant une loi de ne rien introduire de nouveau, mais se bornant à calquer, à terminer ce qui était commencé, à conserver le plus possible, et à n'ajouter que ce qui était rigoureusement nécessaire. De cette manière, et grâce à cette voie sage et prudente, nous sommes assurés de posséder des vitraux du XV^e siècle et non du XIX^e, comme il est facile de s'en assurer par la comparaison du premier carton, qui montre toute la partie ancienne, avec le second qui reproduit l'ensemble des peintures actuelles, et, il faut le dire, la grande, la très-grande partie appartient à la première division. D'abord la presque totalité des panneaux à personnages est antique; la moderne est l'exception, et fort heureusement, car c'est la partie la plus précieuse et la plus rare. Là cependant il y a aussi des verres renouvelés; j'en citerai pour exemples, une grande partie de la scène de la fuite, à la seconde fenêtre, et au moins deux panneaux de l'assassinat sous la tente, à la cinquième; mais là même, quoique le verre soit nouveau, le dessin est ancien, copié servilement sur le modèle, ou continué d'après le style, quand des indications plus précises ont manqué; ce qui est très-rare. Le plus souvent, quelques parties sont restées intactes et ont servi d'indice suffisant pour recomposer le sujet. Avec la tête, le bras et la jambe, il n'est pas difficile de retrouver le corps entier, et la coïncidence des lignes prouve jusqu'à l'évidence la correction du dessin.

On insiste sur ce mode de restauration, pour dissiper les doutes qui pourraient s'élever sur l'identité de nos vitraux avec ceux du XV^e siècle. Il faut avouer qu'ils sont permis en pareille matière. Combien de fois n'est-il pas arrivé qu'une restauration maladroite a détruit ce qu'elle était chargée de conserver? Observation qui s'applique aux vitraux, comme aux tableaux, comme aux monuments. Pareil reproche ne peut être adressé à M. Capronnier. S'il s'est montré habile dessinateur, c'est surtout en imitant scrupuleusement les lignes parfois roides de l'ancien dessin. Il a cherché à les reproduire avec fidélité, sans vouloir les rendre plus gracieuses. En pareil cas, la sobriété est un devoir et la modestie une loi. Il faut savoir s'oublier, s'effacer derrière le modèle; il faut suivre les idées d'un autre, et non en créer de nouvelles; fussent-elles cent fois plus grandes et plus belles, elles ne conviennent pas. *Non erat hic locus*, c'est là le mérite de M. Capronnier. Il a su imiter le style différent de nos peintres; l'un plus noble et plus pur, l'autre moins correct et moins élevé; dans tous deux, il est resté fidèle à son modèle, se faisant une loi de ne pas le dépasser. Car, ici surtout, le dépasser n'était pas l'atteindre.

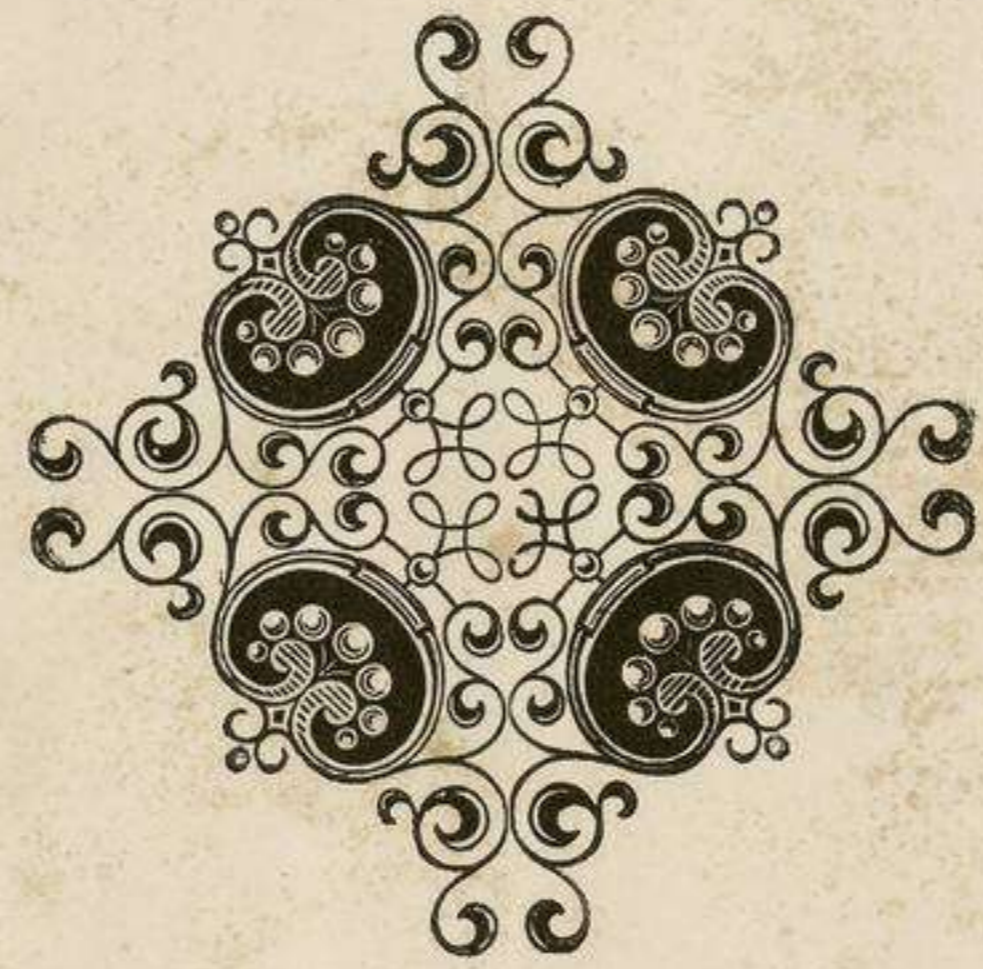
Cette fidélité au modèle, dont l'artiste a fait preuve, nous la retrouvons dans la physiologie naïve des diverses scènes, comme dans les mosaïques du fond et les ornements architectoniques. Chaque tableau est placé sous des frontons de style ogival fleuri, ornés de crochets et surmontés de clochetons et de pinacles. Des colonnettes simples ou cannelées leur servent de supports ; de légères guirlandes de fleurs et de feuilles serpentent autour des cintres, et leur forment un encadrement plein de grâce et d'élégance. Enfin cette décoration se détache sur des fonds ornés de rinceaux et de lis multipliés. Tous ces ornements sont variés avec grâce, afin d'éviter l'uniformité, et assez ressemblants cependant pour ne présenter aucune disparate. Puisés au même style et inspirés par la même école, ils réunissent le rare mérite de l'unité dans la variété. Là quelque chose, il est vrai, a été laissé au choix de M. Capronnier, et il s'en est tiré en homme de goût. Les lignes architecturales qu'il a introduites dans les verrières, témoignent de l'étude consciencieuse qu'il a faite de l'ancienne peinture sur verre ; il a su les approprier aux sujets représentés et donner à tout son travail un caractère d'ensemble et d'harmonie. Partout ailleurs, son mérite, et il est grand encore, est d'avoir reproduit avec exactitude l'ancien dessin, et de l'avoir continué avec bonheur.

Plusieurs personnes, tout en admirant ces vitraux si vifs et si étincelants, ne peuvent se persuader qu'ils sont du XV^e siècle, et en font honneur au peintre moderne qui les rétablit. C'est là une grande erreur. Nous ne voudrions pas diminuer le mérite de M. Capronnier ; loin de là, nous aimons à rendre pleine justice à son talent ; il a parfaitement réussi dans la restauration de nos anciennes verrières, mais il sait mieux que nous qu'il ne les a pas créées ; il est tout le premier à le proclamer. Sa part est assez belle pour n'être pas exagérée.

D'abord tous les dessins sont anciens, et il n'a fallu que les continuer et les compléter ; or cette invention des sujets est la chose importante et capitale ; là est le souffle créateur, l'idée première, et elle appartient tout entière aux premiers artistes. Il y a plus ; les parties considérables sont anciennes ; je pourrais citer tel vitrail, le cinquième et le sixième, par exemple, où toutes les figures sont primitives ; ailleurs, il est vrai, des lacunes assez grandes existaient, mais on avait assez d'indices pour les remplir avec certitude et fidélité. Nous aimons à le répéter, ce travail a été accompli avec bonheur par M. Capronnier. Son plus grand éloge est la difficulté qu'on éprouve à distinguer les parties nouvelles des anciennes ; l'œil le plus exercé s'y trompe, tant les teintes et les couleurs sont imitées avec art ! tant le trait commencé il y a trois siècles a été continué avec une habileté scrupuleuse ! tant sont imperceptibles les points de soudure et de raccordement !

Imiter de cette nature c'est presque créer, et M. Capronnier a déjà prouvé qu'il savait s'élever à des compositions originales. Qu'il reçoive donc ici nos félicitations pour le passé et nos souhaits pour l'avenir ; qu'il continue l'étude consciencieuse de l'art difficile auquel il s'est voué ; c'est en reproduisant avec fidélité les modèles de nos anciens peintres sur verre, en recherchant leurs procédés de coloration, en imitant la pureté de leurs dessins, qu'il lui sera possible de les égaler et de relever cet art magique que notre pays avait jadis porté si haut.

J. LE MAISTRE D'ANSTAING.

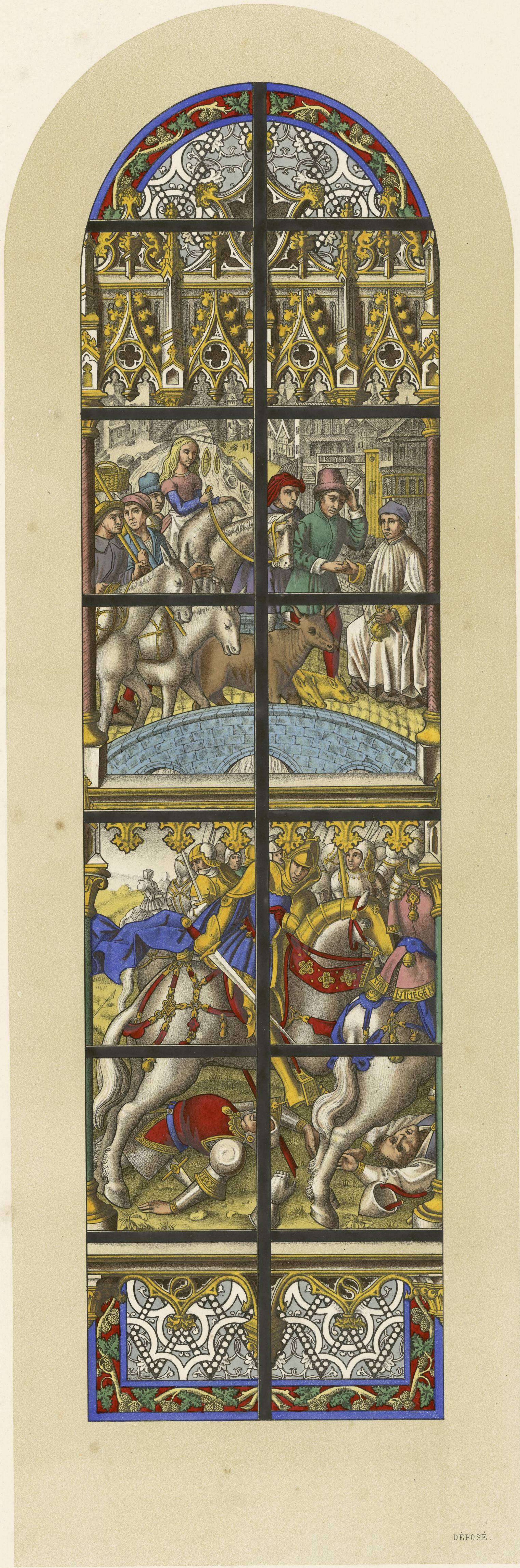




DÉPOSÉ

BIBLIOTECA
DEL
MUSEO
NACIONAL
DE
ARTES
DECORATIVAS

Echelle d'un Mètre.



DÉPOSÉ

BIBLIOTECA
DEL
MUSEO
NACIONAL
DE
ARTES
DE DISEÑO

Echelle d'un Mètre.



DÉPOSÉ.

BIBLIOTECA
DEL
MUSEO
NACIONAL
DE
ARTES
DECORATIVAS

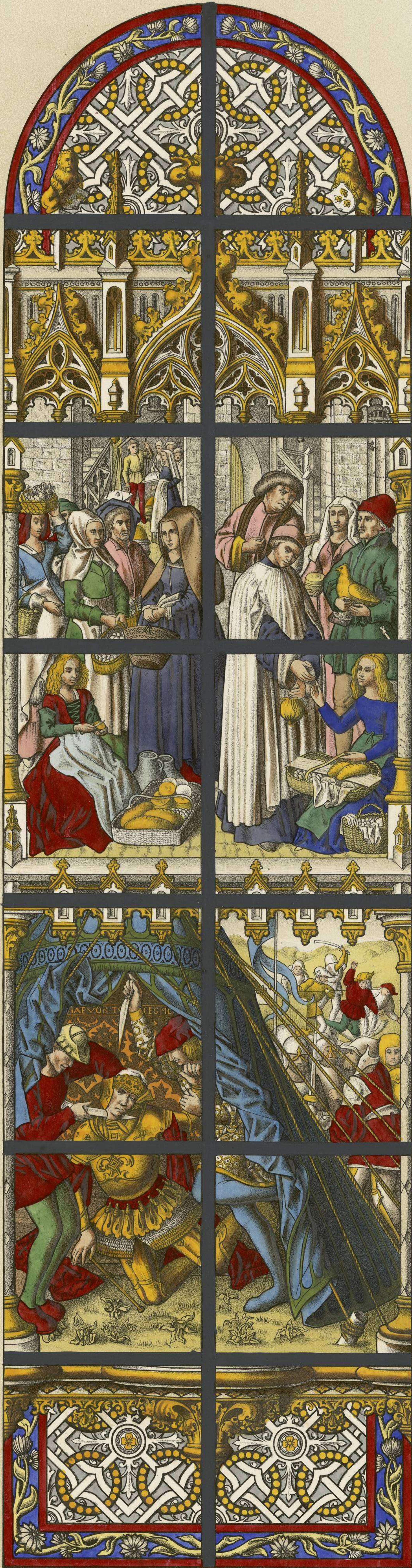
Echelle d'un Mètre.



BIBLIOTECA
DEL
MUSEO
NACIONAL
DE
ARTES
DECORATIVAS

DÉPOSÉ.

Echelle d'un Mètre.



BIBLIOTECA
DEL
MUSEO
NACIONAL
DE
ARTES
DECORATIVAS

DÉPOSÉ

Echelle d'un Mètre



BIBLIOTECA
DEL
MUSEO
NACIONAL
DE
ARTES
DEL ORIENTE

DÉPOSÉ

Echelle d'un mètre.



BIBLIOTECA
 DEL
 MUSEO
 NACIONAL
 DE
 ARTES
 DECORATIVAS

DÉPOSE

Echelle d'un Mètre.



BIBLIOTECA
 DEL
 MUSEO
 NACIONAL
 DE
 ARTES
 DECORATIVAS

DEPOSE

Echelle d'un Mètre.



BIBLIOTECA
DEL
MUSEO
NACIONAL
DE
ARTES
DECORATIVAS

DÉPOSÉ

Echelle d'un mètre.



BIBLIOTECA
DEL
MUSEO
NACIONAL
DE
ARTES
DECORATIVAS

DÉPOSÉ.

Echelle d'un Mètre.



BIBLIOTECA
DEL
MUSEO
NACIONAL
DE
ARTES
DECORATIVAS

DÉPOSÉ

Echelle d'un Mètre.



BIBLIOTECA
DEL
MUSEO
NACIONAL
DE
ARTES
DECORATIVAS

DÉPOSÉ

Echelle d'un Mètre.



BIBLIOTECA
DEL
MUSEO
NACIONAL
DE
ARTES
DECORATIVAS

DÉPOSÉ.

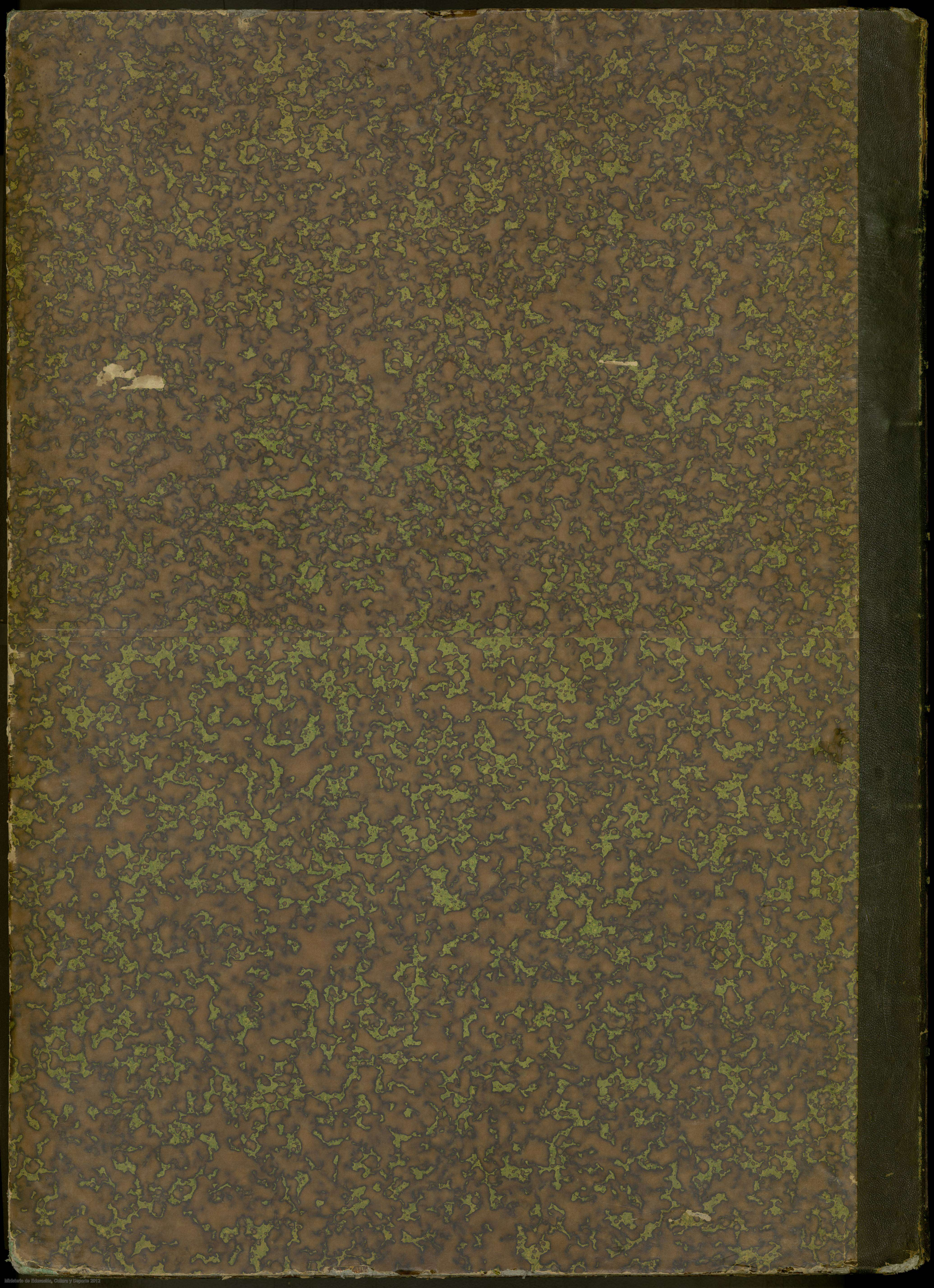
Echelle d'un Mètre.



BIBLIOTECA
DEL
MUSEO
NACIONAL
DE
ARTES
DECORATIVAS

DÉPOSÉ.

Echelle d'un Mètre.





VITRAU

DE LA

CATHEDRA

DE

TOURN

